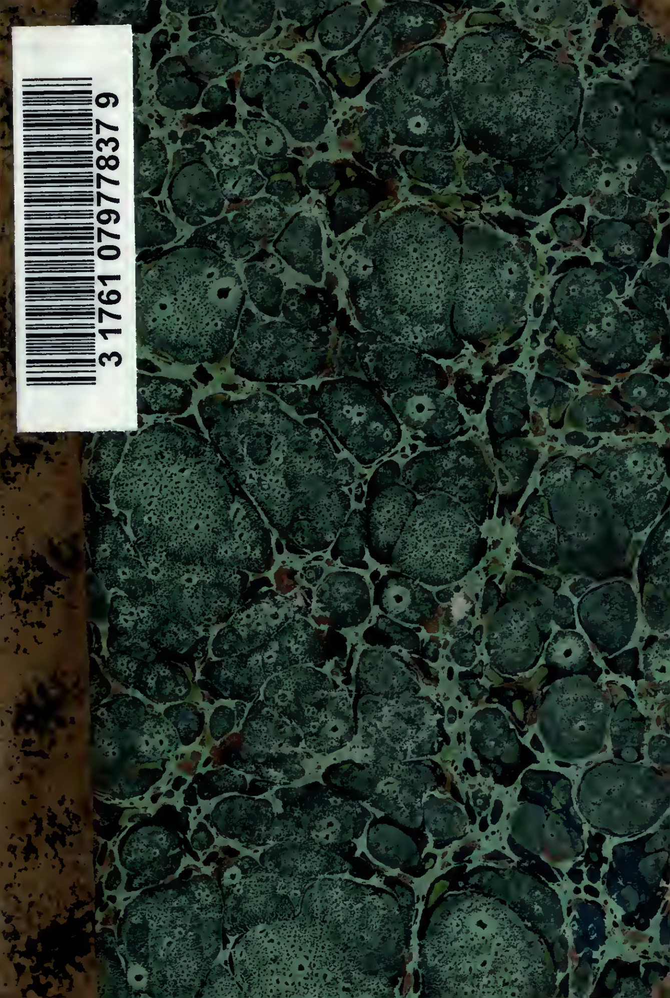

3 1761 07977837 9

OEUVRES

COMPLÈTES

DE MILLEVOYE.

DE L'IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT.





Devéria del^t   Toussaint Caron sculp^t

LE JEUNE MALADE.

FATAL ORACLE D'ÉPIDAURE
TU M'AS DIT LA FEUILLE DES BOIS
A TES YEUX JAUNIRONT ENCORE
ET C'EST POUR LA DERNIÈRE FOIS.

ŒUVRES
COMPLÈTES
DE MILLEVOYE,
DÉDIÉES AU ROI,

ET ORNÉES D'UN BEAU PORTRAIT ET DE SIX VIGNETTES.

TOME IV.





A PARIS,
CHEZ LADVOCAT, LIBRAIRE,
ÉDITEUR DES ŒUVRES COMPLÈTES DE SHAKSPEARE, SCHILLER, BYRON, CAMPENON,
ET DES CHEFS-D'ŒUVRE DES THÉATRES ÉTRANGERS.

M DCCC XXIII.

ÉLÉGIES.

SUR L'ÉLÉGIE.

L'ÉLÉGIE est un genre de composition naturel à l'homme. Si le premier chant des premiers humains fut un hymne, le second fut sans doute une Élégie. D'abord, la chute d'un arbre en fleur, les ravages du torrent, la perte d'un agneau chéri, inspirèrent les accents nouveaux de la plainte. Bientôt l'amour, dont l'origine, comme celle de la poésie, remonte au berceau du monde, exprima naïvement ses joies inquiètes, ses craintes sans objet, son bonheur toujours mêlé de quelque tristesse.

A ce vague sentiment de douleur succéda la douleur réelle. *Prima mors, primi parentes, primus luctus*, tels furent les vrais sujets de larmes; et quand les larmes eurent abondamment coulé, le besoin d'exprimer ses peines fit naître sans art les chants destinés au deuil.

L'Élégie se plut long-temps aux déserts. Là le Sauvage prisonnier entonnait son cantique de mort; l'Arabe déplorait la perte de son coursier, ou l'abandon de sa maîtresse; l'Indien, partant pour l'exil, regrettait de ne pouvoir emporter les os de ses pères.

Les livres saints respirent cette mélancolie dont le charme mystérieux s'augmente encore de la naïveté des anciens jours. Ce

sont les adieux de Noémi à ses filles infortunées, ceux de la fille de Jephté à ses compagnes et à la vie ; c'est David pleurant, au pied du Gelboé, Saül et Jonathas ; c'est Rachel qui a perdu ses fils et qui *ne veut pas être consolée parce qu'ils ne sont plus**. Tour à tour les misères de Job, la captivité des Hébreux, les lamentations des prophètes, prêtèrent à la lyre sacrée des sons douloureux et sublimes.

C'est ainsi que l'Élégie existait sans loi et sans nom avant que la Grèce, foyer universel de la poésie, lui donnât des formes et des attributions particulières. Le nom primitif qu'elle y reçut semblait la con-

---

* *Et noluit consolări, quia non sunt.*

sacrer exclusivement aux larmes. On la récitait aux funérailles; on la gravait sur les tombeaux *. Elle prit par degrés plus d'extension. Dans un chapitre sur la bibliothèque d'Euclide, le savant Barthélemy distingue de la manière suivante le caractère de l'Élégie grecque :

« Avant la découverte de l'art dramatique, les poètes à qui la nature avait accordé une ame sensible et refusé le talent de l'épopée, tantôt retraçaient dans leurs ta-

---

* Horace, dans une de ses odes, désigne les vers élégiaques par l'épithète *miserabiles;* mais il représente l'élégie sous un double rapport, dans ces deux vers de l'*Art poétique :*

Versibus impariter junctis querimonia primùm,
Mox etiam inclusa est voti sententia compos.

bleaux les désastres d'une nation ou les infortunes d'un personnage de l'antiquité; tantôt déploraient la mort d'un parent ou d'un ami, et soulageaient leur douleur en s'y livrant. Leurs chants plaintifs, presque toujours accompagnés de la flûte, furent connus sous le nom d'Élégies ou de Lamentations... L'Élégie peut soulager nos maux quand nous sommes dans l'infortune; elle doit nous inspirer du courage quand nous sommes près d'y tomber. Elle prend alors un ton plus vigoureux, et, employant les images les plus fortes, elle nous fait rougir de notre lâcheté, et envier les larmes répandues aux funérailles d'un héros mort pour le service de la patrie. C'èst ainsi que Tyrtée ranime l'ardeur éteinte des Spar-

tiates, et Callinus celle des habitants d'Éphèse.... Lasse enfin de gémir sur les calamités trop réelles de l'humanité, l'Élégie se chargea d'exprimer les tourments de l'amour. Plusieurs poètes lui durent un éclat qui rejaillit sur leurs maîtresses. Les charmes de Nanno furent célébrés par Mimnerme de Colophon, qui tient un des premiers rangs parmi nos poètes; ceux de Battis le sont tous les jours par Philétas de Cos, etc. » Tels sont les détails que l'auteur d'Anacharsis met dans la bouche d'Euclide. Il en résulte que l'Élégie antique s'étendait fort au-delà des limites qu'on se plaît à lui imposer. C'était le genre qui, dans sa noble et majestueuse simplicité, se rapprochait le plus du ton de la poésie épique. Les

poètes grecs qui l'ont fait fleurir sont nombreux. Quintilien se borne à citer Callimaque et Philétas, et n'en dit qu'un seul mot; il réserve l'admiration pour Archiloque, plus connu par ses iambes que par ses vers élégiaques. Il lui trouve du sang et des nerfs, sans observer si ces nerfs et ce sang ne convenaient pas mieux dans la satire. Prodigue de louange à l'égard d'Archiloque, il se montre plus économe envers Simonide, qu'il juge *un peu mince*. D'ailleurs il le trouve assez capable d'exciter l'attendrissement : l'éloge est lui-même un peu mince. Le savant rhéteur aurait-il voulu diminuer en faveur des latins le mérite de leurs modèles? Aurait-il regretté de ne pouvoir appliquer à l'Élégie ce qu'il disait de

la satire : *tota nostra est ?* Mais ne demeurât-il aucune trace de l'Élégie grecque, on retrouverait toutes ses formes, toute sa physionomie dans plusieurs passages du divin Homère, et dans les chœurs de plusieurs tragédies que ses poëmes ont inspirées. Qui refuserait le nom d'Élégie aux adieux d'Andromaque et d'Hector, aux plaintes de cette même Andromaque sur le corps défiguré d'un époux ? « Voulez-vous, dit l'auteur du Voyage déja cité, voulez-vous le modèle d'une Élégie aussi courte que touchante ? vous la trouverez dans Euripide. Andromaque, transportée en Grèce, se jette aux pieds de la statue de Thétis, de la mère d'Achille : elle ne se plaint pas de ce héros ; mais, au souvenir

du jour fatal où elle vit Hector traîné autour des murailles de Troie, ses yeux se remplissent de larmes, elle accuse Hélène de tous ses malheurs, elle rappelle les cruautés qu'Hermione lui a fait éprouver; et, après avoir prononcé une seconde fois le nom de son époux, elle laisse couler ses pleurs avec plus d'abondance. » C'est peut-être le seul morceau remarquable de l'Andromaque d'Euripide, pièce assez médiocre, surtout comparée à la belle tragédie de Racine.

Il paraît que du temps d'Horace on recherchait encore sérieusement l'inventeur des vers élégiaques :

Quis tamen exiguos elegos emiserit auctor,
Grammatici certant, et adhuc sub judice lis est.

Quoique pareille découverte ne fût pas de la plus haute importance, les rhéteurs et les grammairiens n'auraient pas laissé fuir une si belle occasion de conjecturer. Peut-être eût-il mieux valu prendre simplement la peine d'entendre le vers d'Horace, et ne pas interpréter à faux, comme la plupart l'ont fait, le mot *exiguos*, lequel ne se rapporte pas aux limites du genre, mais bien à la brièveté du pentamètre qui termine le distique élégiaque.

Que Strabon attribue tour à tour la gloire équivoque de cette invention à Callinus ou à Mimnerme, il n'est pas moins vrai que le retour continuel du distique finit à la longue par fatiguer excessivement l'oreille. La nécessité de renfermer un sens complet

en si peu d'espace, ajoute encore à la monotonie. Ce mètre, inégal quoique régulier, fut cependant appliqué dans la suite à de longs ouvrages d'une autre nature. On cite un poète nommé Pigrès, qui s'était flatté d'embellir Homère en intercalant après chaque hexamètre de l'Iliade un petit pentamètre de sa façon. Il était possible d'obtenir le ridicule à moins de frais.

Plus heureux, nous ne sommes asservis à aucune mesure déterminée. L'oreille et le goût nous avertissent du mètre et du rhythme commandés par le sujet. Que notre Élégie soit en grands ou en petits vers, qu'on la divise en stances, qu'on la coupe par des refrains, elle n'en est que plus variée. Ce sont des avantages qu'elle pos-

sède parmi nous à défaut de quelques autres qu'on lui a ravis et qu'il est juste de lui restituer.

Pourquoi les Romains, imitateurs trop timides, n'ont-ils jamais essayé de la reproduire sous toutes ses formes? L'unité du genre leur eût-elle semblé préférable à sa diversité? Non, sans doute; les seules Bucoliques de Virgile admettent, comme celles de Théocrite, plusieurs tons et plusieurs sujets. Élégiaque dans Alexis, dans Daphnis, dans Gallus, épique dans Pollion et dans Silène, pastoral dans tout le reste, il s'est affranchi des lois symétriques inventées à froid par la minutieuse médiocrité. Ne suffit-il pas que le sujet se rattache au genre par le ton général et par le choix des principales circonstances?

C'est dans ce choix qu'excellait Tibulle, Tibulle appelé par Horace le juge de ses écrits. Quelle vérité, quel naturel! Comme il aime sincèrement la vie champêtre! comme il la fait aimer! Ses descriptions de la campagne ne sont jamais chargées. Celles de Properce, beaucoup plus longues, ne sont pas toujours exemptes de recherche. On sent que l'un a besoin d'une digression poétique et brillante, que le seul besoin de l'autre est de retracer souvent l'objet de ses goûts paisibles. Le talent de Tibulle est tel qu'on se représente Tibulle lui-même, doux, simple et sans ambition. A la pureté, à l'élégance, à l'harmonie de ses vers, à leur air de facilité même, on doit juger qu'il les travaillait avec soin. Aussi ses contempo-

rains le nommaient-ils *culte Tibulle*. On a reproché à notre grand Racine la monotonie de la perfection, ce qui m'a toujours paru assez étrange. Peut-être en modifiant cette idée la rendrait-on plus convenable à Tibulle, qui, n'étant pas comme Racine soutenu par l'intérêt dramatique, retombe sans cesse dans les mêmes formes, monotone à-la-fois par le rhythme, par les sujets, et même par l'analogie parfaite des images. Le tour optatif, mouvement naturel aux cœurs tendres, est prodigué dans Tibulle, mais souvent avec tant de bonheur qu'on est forcé d'en pardonner l'abus. Il revient aussi avec complaisance sur les évocations magiques et autres détails mystérieux, très-compatibles avec la faiblesse et la crédulité

de l'amour. Libre de soins, exempt d'affaires, sans liens à la ville, maître de jouir du calme des champs, Tibulle a dû beaucoup méditer, beaucoup rêver, puisqu'il a si peu produit dans cette plénitude de loisirs. Serait-ce que l'amour eût tellement occupé sa vie qu'il en fût devenu l'unique intérêt? Non; l'amour de Tibulle fut plutôt un sentiment doux qu'une passion violente. Properce était plus fécond; son ame était pourtant plus agitée : il passait continuellement d'un excès à l'autre, tour à tour divinisait et couvrait d'ignominie l'objet de ses feux, tantôt l'accablait de reproches, tantôt menaçait de le punir, et toujours finissait par lui demander pardon. Ces bizarreries, ces inégalités peignent l'amour tel qu'il est,

et se prêtent surtout aux mouvements animés de la poésie. C'est l'unique avantage qui balance l'infériorité générale de Properce à l'égard de Tibulle. Il est un âge où Properce paraît plus poète que son émule. Pourquoi ? parce que l'on n'est frappé que des efforts qu'il fait pour l'être; parce que son fastidieux étalage d'érudition mythologique semble de la poésie lorsqu'il n'est, à vrai dire, que de l'emphase; parce qu'enfin l'inexpérience préfère à ce qui touche le but ce qui s'efforce de le dépasser. Toujours des comparaisons avec les amours de l'antiquité, comme si des amants pouvaient se comparer à d'autres qu'à eux-mêmes! Toujours des dieux entre Cynthie et Properce, comme s'il ne devait pas voir tous

ses dieux en elle seule! Il avait bien senti le mérite particulier de Tibulle ce *froid* Boileau (puisqu'on a osé l'appeler ainsi) quand il disait avec tant de justesse et de grace :

Qu'Amour dictait les vers que soupirait Tibulle.

Il reste à Properce des qualités précieuses, le feu, le mouvement, l'énergie. Si la multiplicité des digressions n'ajoutait trop souvent à la monotonie qu'il veut rompre, si le goût présidait plus fréquemment au choix de ses détails, si surtout le poète se cachait mieux, les amateurs de parallèles se verraient condamnés à de longues incertitudes entre les deux rivaux, et la palme resterait long-temps suspendue. Mais n'est-

il donc qu'une seule palme? n'est-il qu'une sorte de talent? Félicitons-nous de ce que la manière de Tibulle ne soit pas celle de Properce. Nous possédons deux plaisirs pour un, deux richesses pour une.

Properce a composé plus de quatre-vingts Élégies, et ne célèbre qu'une seule beauté. Tibulle n'a laissé que vingt-quatre Élégies proprement dites, puisque le quatrième livre, dont on lui a contesté l'ensemble, ne contient que le panégyrique de Messala en grands vers, des fragments la plupart médiocres, et enfin telle pièce qu'on rougirait d'attribuer à Tibulle. Eh bien! en si peu d'espace, il change quatre fois d'héroïne. Délie, Némésis, Néère et Sulpitie ont à peine le temps de se succé-

der. Un tel défaut d'unité doit essentiellement nuire à l'intérêt. Il suffisait au poète de ne nommer qu'une seule femme dans ses vers, dût-il en avoir aimé plusieurs dans sa vie. La fidélité poétique n'en exige pas davantage. Properce ne mérite ni ce reproche, ni un autre encore plus grave que je me garderai bien de spécifier.

Tibulle mourut jeune : Ovide, né le même jour que Tibulle, lui survécut pour le pleurer. Il lui consacra la plus touchante de ses Élégies, celle où il s'est le plus rapproché d'un si rare modèle. Cette pièce, jointe à sa *dernière nuit à Rome*, et à quelques morceaux épars, est tout ce qu'on a retenu des Élégies d'Ovide, qui, à cinquante ans, exilé en Scythie, on ne sait pour-

quoi, trouve le secret de rassurer ses lecteurs sur son sort, tant il badine ingénieusement avec sa douleur, tant il reste fidèle à l'esprit lorsque tout l'abandonne sur la terre. Consolons-nous : Ovide, poète élégiaque, ne nous eût pas donné ses brillantes *Métamorphoses*, chef-d'œuvre de poésie, admirable par une qualité qu'il ne semblait point admettre, l'art de la composition.

Je ne crois pas qu'il soit arrivé à d'autres qu'au P. Le Jay de donner aux Élégies d'Ovide la préférence sur celles de Tibulle et de Properce : on voit que ce jésuite qui écrivait ordinairement dans la langue de Quintilien, n'avait guère que cela de commun avec lui. Je préfère encore le juge-

ment sans conséquence d'un autre commentateur qui, au lieu de caractériser le talent de Catulle, aime mieux nous apprendre que ce poète avait le teint coloré, le nez médiocrement long et les dents fort blanches. A ces qualités il en joignait une non moins essentielle, celle de grand poète. Le bel épithalame de Thétis et Pélée, est une des productions latines où la couleur grecque soit le mieux reproduite : ouvrage supérieur dans tous les temps, mais véritable phénomène, si l'on pense qu'il a précédé Virgile, et que Virgile s'en est enrichi. C'est enrichir aussi Catulle que de le réduire, comme l'a fait judicieusement M. de La Harpe, à une douzaine de pièces exquises, irréprochables sous le rapport du goût et

des mœurs. Jetés au hasard dans un recueil anthologique, les seuls vers sur l'Oiseau de Lesbie eussent établi la réputation d'un poète ancien. Il travailla peu, et dès lors il ne fit point ombrage. Borner le nombre de ses succès, n'est-ce pas en quelque sorte passer une transaction avec l'envie? L'accent de l'Élégie, qui se fait sentir dans plusieurs passages de Catulle, est plus prononcé dans ses Adieux d'Ariane. Est-ce assez pour le constituer poète élégiaque? L'absence du rhythme consacré au genre, et la rareté des sujets qui s'y rapportent lui interdiraient-ils cette dénomination? Il faudrait donc l'exiler du domaine de l'Élégie, comme Platon bannissait les poètes loin de sa république, avec des couronnes et des parfums.

Je ne sais si je dois ajouter au nom des poètes élégiaques dont je viens de parler, celui de Gallus, leur contemporain et leur ami. A moins que les beaux vers composés pour lui par Virgile, dans la dixième églogue, ne soient réputés sa propre richesse, sa célébrité sera douteuse. Peu de vers sont plus durement fabriqués que les siens : personne cependant n'en avait inspiré de plus doux.

Qu'un poète moderne essaie à varier les formes et les sujets de l'Élégie : on crie au novateur, on lui oppose Tibulle et Properce ; c'est Tibulle et Properce qu'il invoquera pour exemple et pour appui de son système. On verra combien ils attachent de prix à la variété. La quatrième

pièce du premier livre de Tibulle est-elle autre chose que l'ingénieux fragment du nouvel art d'aimer mis dans la bouche d'un dieu? Le ton, la forme, le cadre, tout est changé, et personne ne songe à s'en plaindre. La septième du même livre peint avec finesse les ruses, les subtilités de l'amour, prévient et embarrasse la jalousie par des conseils: c'est une scène vive et piquante qui ne diffère de telle scène de Térence que par un accent plus poétique. Properce s'abandonne bien plus encore à la liberté de ses compositions. Tantôt il détaille dans une pièce entière les apprêts d'une pompe triomphale; tantôt il représente les malheurs de l'avarice. Ici la fable de Vertumne; là une lettre d'Aréthuse à Lycotas; plus

loin la défaite de Cacus. Certes, l'Élégie ne reconnaît point là ses sujets accoutumés; elles sont pourtant classiques, elles se retrouvent dans les modèles. On ferait un bon ouvrage sur les préventions littéraires et les préjugés poétiques.

Peut-être avec du temps, des soins, de profondes études et de longues méditations sur l'art, découvrira-t-on encore des sentiers nouveaux aù milieu des routes anciennes. Ne désespérons pas du talent, si nous ne voulons pas qu'il désespère de lui.

Le caractère de l'Elégie est ordinairement simple et tempéré. Elle se compose d'une suite de circonstances intéressantes et naturellement exprimées. Même en chantant

le bonheur, elle peut conserver la teinte de tristesse qui lui est propre. Ce mélange d'impressions opposées ajoute à son effet. Elle se plaît surtout au souvenir de ce qui n'est plus; elle aime à consacrer, comme l'a dit un de nos poètes,

> Le regret du plaisir, et même de la peine.

Il n'est point pour elle d'objet inanimé; pour elle les ruines sont vivantes, la solitude est peuplée, et la tombe a cessé d'être muette. Évoqués par ses chants, des mânes chéris semblent, sous leur forme première, revenir au jour pour s'entretenir avec elle. O l'ingénieuse allégorie que celle d'Orphée, qui retrouve Eurydice tandis qu'il la chante, et dont le bonheur s'évanouit avec le dernier son de sa lyre!

Les sujets passionnés ne conviennent pas moins à l'Élégie; mais ils ne peuvent franchir un certain degré d'exaltation sans sortir des bornes prescrites. Les éclats de la fureur, les cris du désespoir lui sont interdits, ils détruiraient le charme de la tristesse. Tel admirable monologue de nos tragédies ne formerait qu'une Élégie assez ridicule, à peu près semblable aux amplifications connues sous le nom d'*héroïdes*, genre détestable et faux, qui se retrouve à deux époques bien marquées de la décadence des lettres. Si la vérité, si le naturel font l'essence de toute poésie, où doivent-ils dominer si ce n'est dans une sorte d'ouvrage où, selon le précepte du maître, il faut que le cœur parle seul! La recherche,

la déclamation, défauts partout condamnables, y seraient des vices odieux. L'esprit même, non cet esprit qui, nécessaire au talent, préside à l'ordonnance de ses travaux en rapprochant des rapports éloignés, mais les saillies, les brillantes vanités du style, y rappeleraient le *pulcher assuitur pannus* dont parle Horace, et le *non erat hîc locus*.

Je ne sais de quel compositeur on a dit : « Sa musique était douce et triste à la fois comme le souvenir du temps passé, » ce qui me semble merveilleusement applicable à l'Élégie. L'échelle des tons qu'elle parcourt n'a pas besoin d'une grande étendue. Elle peut varier ses accents, mais qu'elle se garde bien de les forcer.

Les femmes sont les juges les plus déli-

cats de ces convenances. Les plaintes emportées d'un amant les touchent moins qu'elles ne les effraient. Les cris d'un furieux repoussent jusqu'au fond de leur cœur un aveu prêt à s'échapper.

Quelques femmes de l'antiquité grecque (car il est remarquable qu'on ne cite, en poésie, aucune femme célèbre chez les Romains) obtinrent de brillants succès dans le style lyrique. Corinne triompha de Pindare lui-même; et l'on ne dit pas qu'elle fût belle. Par quelle contradiction singulière celles pour qui les Muses semblaient avoir réservé les accents de la douce Élégie, n'ont-elles su que l'inspirer? Pourquoi ont-elles réussi de préférence dans un genre bien moins conforme à leur organisation?

Une seule avait reçu de la nature les germes brûlants de la poésie la plus audacieuse, la plus sublime : la désigner ainsi, c'est avoir nommé l'immortelle Sapho. Si son ame trop active avait pu se reposer quelques instants sur elle-même, si l'amour n'eût consumé avant l'âge son talent et sa vie, Sapho serait assise au premier rang des poètes élégiaques. Que de mouvement, que de chaleur dans cette Ode à Vénus, que Vénus même eût dictée ! Quel désordre plein de charme, quel abandon passionné dans ce petit nombre de fragments dont la suite nous est dérobée, ou plutôt sortis sans suite d'une ame orageuse qui les laissait échapper et n'y revenait plus ! Quelques vers, jetés comme au hasard, retracent

plus vivement ses impressions que ne l'eût fait la pièce la plus détaillée. D'un trait, elle forme un tableau : on la voit, on l'entend, on la reconnaît, non-seulement à son langage, mais à son regard, à son maintien. Quelle est cette jeune fille, qui n'est belle que du sentiment qui l'anime ; qui, l'air distrait, les yeux chargés d'amour, pâlit et rougit presqu'à la fois ; qui, assise à côté de sa mère, cherche autour d'elle un objet absent, laisse tomber sa tâche imparfaite, et s'écrie : « O ma mère! ma mère! mon « travail s'échappe de mes doigts ; un nuage « est sur mes yeux ; je me soutiens à peine ? » C'est elle, c'est Sapho languissante, respirant le plaisir et l'amour, et brûlant de combler ses désirs ou du moins de les tromper.

Notre admirable Racine a imité d'elle ce beau mouvement de Phèdre, comme elle en proie aux fureurs de Vénus :

Dieux ! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts !
Quand pourrai-je à travers une noble poussière
Suivre de l'œil un char fuyant dans la carrière !

On a souvent cité ces vers comme un modèle du ton de l'Élégie. Je trouverai bientôt l'occasion d'examiner combien y eût excellé le talent supérieur de Racine. Je reviens à Sapho, pour regretter qu'elle ne se soit pas livrée à une sorte de composition où l'appelaient spécialement la nature de son génie et la situation de son ame. Alors, comme on le dit en termes positifs, on eût pu dire, figurément, qu'elle avait ajouté des cordes à la lyre; elle eût joint à l'hon-

neur d'introduire un rhythme nouveau le mérite de donner une existence nouvelle à un genre d'Élégie qu'elle eût aussi décoré de son nom. O! quels sons douloureux et tendres seraient sortis de sa lyre amoureuse et désordonnée! Rochers de Mitylène! promontoire de Leucade! vous retentiriez encore de ses derniers accents! arrivés jusqu'à nous, ils seraient tout ensemble le modèle et le désespoir de qui veut chanter l'amour.

Depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, pas une femme ne se présente dans la carrière élégiaque; et, pour en trouver une, il ne faudrait pas moins qu'une foi parfaite aux productions moins autographes qu'hypothétiques de Clotilde de Surville. Ce qu'il y a d'incontestable, c'est la grace

spirituelle et naïve de la plupart de ces pièces, écrites en langage demi-vieux, remarquables d'ailleurs par des détails, des imitations et des rimes de fraîche date. Madame Deshoulières nous a donné, sous le nom d'idylle, une Élégie charmante :

Dans ces prés fleuris
Qu'arrose la Seine,
Cherchez qui vous mène
Mes chères brebis, etc.

Cette pièce me paraît fort au-dessus de ses autres allégories, où elle abuse constamment de l'antithèse. Ici, tout est simple, naturel et touchant. Le rhythme luimême est celui de la douleur qui ne peut soutenir long-temps sa voix, et qui l'abandonne.

De nos jours, quelques auteurs du sexe des muses ont fait une heureuse exception à la loi commune. Elles avaient à triompher de plus d'un obstacle. Le penchant naturel aux femmes, d'exprimer les moindres circonstances, parce que toutes ont du prix pour elles, pouvait, dans leurs ouvrages, détruire l'effet de l'ensemble par la multiplicité des détails. Une difficulté plus grande se présente à celles qui, cédant au besoin de consacrer leurs souvenirs, rappellent ce qu'elles ont inspiré, ce qu'elles ont senti; sujets délicieux, sans doute, mais plus bornés pour elles que pour nous. C'est une privation qui leur est imposée par leurs qualités mêmes. Cette pudeur, la première de leurs graces, les condamne à ne célébrer

de l'amour que l'espérance ou le regret. Ont-elles retracé les premiers troubles d'une ardeur naissante, la puissance d'un premier regard, le charme d'un premier aveu, elles éprouvent l'embarras de poursuivre, leur main timide soulève à peine le voile qui protége les tendres mystères. Elles n'osent parler de l'amant heureux sans rougir; mais elles regrettent l'amant ingrat, quoique ce regret soit l'aveu d'une faiblesse passée. Elles semblent ainsi n'avoir le droit de chanter que le bonheur qui n'est pas encore et le bonheur qui n'est plus.

Ce n'est pas que l'amour passionné s'asservisse toujours, même chez les femmes, aux lois d'une réserve rigoureuse. Qu'Héloïse, adorant l'ombre d'un amant qui

respire encore, se livre dans ses lettres brûlantes à tous les mouvements d'une ame bouleversée; qu'elle préfère à Dieu celui qui n'est plus même un homme : qu'elle le poursuive de ses feux jusqu'au pied des autels; le délire de ses expressions trouve son excuse dans l'excès de son infortune. Quoique fort savante, Héloïse n'est point auteur; elle ne compose pas, elle écrit: elle écrit à celui qui ne veut plus, qui ne doit plus l'entendre. Son éloquence est dans son désespoir. Jamais la plainte ne s'était élevée à un tel degré d'exaltation et de force; mais combien elle est plus pénétrante encore, lorsque, fatiguée de ses emportements, elle retombe dans l'abattement extrême qui succède toujours aux convul-

sions de la souffrance! Comme alors les doux souvenirs du passé s'unissent douloureusement aux angoisses de la situation présente! qu'ils laissent dans l'ame une impression profonde et triste, ces détails d'une vie autrefois paisible, ces retours amers vers des temps qui ne reviendront plus! Honneur à l'illustre Pope, qui a reproduit sans les affaiblir, et en les embellissant quelquefois, les traits énergiques ou attendrissants des lettres originales! Colardeau, si heureusement né pour la poésie, a su répandre un charme inexprimable dans plusieurs parties de son imitation. Pourquoi faut-il que le froid philosophisme l'ait forcé de sacrifier à son idole quelques-unes des images religieuses si analogues à

la mélancolie du cloître! Apparemment le philosophisme porte malheur; car les vers qui remplacent les morceaux supprimés ne sont plus d'un poète, plus même d'un versificateur : pesamment sentencieux, péniblement abstraits, ils se traînent sans vigueur et sans grace; mais ils plaisaient fort aux encyclopédistes.

Dans cette Épître à jamais célèbre, le poète anglais a donc réuni le double avantage d'être souvent supérieur en imitant, et de conserver plus souvent encore la même supériorité sur son imitateur. On lui doit également une Élégie intéressante sur la mort d'une jeune lady.

Les Anglais possèdent un assez grand nombre d'élégies morales, parmi lesquelles

on distingue celle de Gray, intitulée *le Cimetière de Campagne*. Son mérite ne consiste pas moins dans la composition que dans les détails; éloge rarement applicable aux productions de la poésie anglaise.

Les autres nations ont faiblement contribué aux progrès de l'Élégie. Les Allemands, par leurs mœurs, leurs habitudes, sembleraient destinés à y réussir; mais leur manière trop détaillée, trop minutieuse s'y retrouve, comme dans leurs romans. Cette foule de détails purement domestiques n'a guère de prix que pour eux, et touche médiocrement le lecteur désintéressé. La plupart des élégies italiennes sont la paraphrase plus ou moins brillante des sonnets souvent trop spirituels de Pétrarque. Quant

à l'Espagnol, il se plaît trop à faire parade de sa douleur, pour la restreindre à des plaintes touchantes et mesurées. Si deux modernes dont les noms ne se séparent plus, n'avaient cultivé parmi nous les fleurs dont se couronne l'élégie amoureuse, il resterait encore sur notre fécond Parnasse un champ stérile.

Clément Marot, quelquefois si naïf et si tendre, se montre aussi froid que maniéré dans l'Élégie. Il n'en a guère saisi le ton et le sentiment que dans celui de ses madrigaux qui finit ainsi :

Je n'ai pas eu de vous grand avantage;
Un moins aimant aura peut-être mieux.

Et dans une autre petite pièce terminée

avec tant de grace par cette apostrophe à l'Amour :

Je t'ai servi sur tous les dieux.
Oh ! si l'on pouvait deux fois naître,
Comme je te servirais mieux !

J'ajouterai encore pour exemple ce refrain d'une de ses chansons :

C'est la première,
C'est la dernière
Que j'ai servie et servirai.

Ronsard, trop méprisé par quelques poètes qui ne l'ont pas lu, et trop imité par quelques autres, a aussi composé des élégies, dont l'une est rappelée dans les notes de ce volume. On y reconnaît le poète qui, nourri des anciens, n'eut d'autre tort que de vouloir s'exprimer comme eux. Ce

ne sont ni les idées ni les images qui lui manquent. Des mauvais vers de Ronsard, on ferait aisément de fort bons vers grecs ou latins. Il paraît avoir pensé dans ces deux langues.

On eût dit que les poètes ses contemporains et leurs successeurs, se disputaient, dans l'Élégie, le prix du ridicule. Les uns, niaisement ampoulés, comparaient leur belle à tout ce qui existe de beau dans la nature, et, bien entendu, lui réservaient toujours l'avantage; les autres, beaucoup plus gais qu'ils ne croyaient l'être, démontraient leur passion en termes et en formules scolastiques. Tous enfin prétendaient à la finesse: il ne tenait pas à eux qu'ils n'eussent

presque autant d'esprit que les bergers de Fontenelle.

Après avoir traversé plusieurs siècles sans rencontrer une Élégie française digne d'être citée, il faut se résigner à n'en trouver, pour ainsi dire, qu'une seule dans le grand siècle; quoique fort distinguée, elle fait encore plus d'honneur aux lettres qu'à la poésie : elle est plutôt encore une belle action qu'un bel ouvrage. Je veux parler de la courageuse Élégie de La Fontaine, sur la disgrace de Fouquet. On sait *par cœur* (et jamais expression ne fut plus convenable), ce vers échappé de l'ame :

Et c'est être innocent que d'être malheureux.

L'ame de La Fontaine était formée pour

l'Élégie. Un fonds de tristesse, aussi naïve que sa gaîté, se fait sentir dans ses Fables inimitables. Que de sentiments naturels semés avec mélancolie au milieu de ses récits les plus animés! S'il commence à dépeindre

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur
Inventa pour punir les crimes de la terre...

après ces beaux vers, si, reprenant le ton de la fable, il poursuit gaîment :

La peste (puisqu'il faut l'appeler de ce nom)
Faisait aux animaux la guerre;

bientôt il ajoute, avec un rare bonheur :

Les tourterelles se fuyaient;
Plus d'amour, partant plus de joie.

C'est le premier trait du tableau, mais qu'il

est vif et profond! Pour forcer les tourterelles à se fuir, il fallait, en effet, que le danger fût extrême. La réflexion du second vers est charmante; elle n'appartenait qu'à La Fontaine. Pour ne pas multiplier les citations, je renvoie à la fable admirable des Deux Pigeons. Qui peut lire sans être ému le discours adressé par son ami au pigeon voyageur:

> Je ne rêverai plus que rencontre funeste,
> Que faucons, que réseaux. Hélas! dirai-je, il pleut:
> Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut,
> Bon souper, bon gîte, et le reste?

Et le reste, renferme une idée ravissante. Ce reste est tout pour un pigeon, et l'on devine que c'est l'amour. Je passe les traits du récit pour arriver à l'épilogue de ce

petit poëme, où le narrateur, par un retour naturel sur ses propres affections, s'écrie :

Hélas ! quand reviendront de semblables moments !
Faut-il que tant d'objets si doux et si charmants
Me laissent vivre au gré de mon ame inquiète !
Ah ! si mon cœur osait encor se renflammer !
Ne sentirai-je plus le charme qui m'arrête ?
Ai-je passé le temps d'aimer ?

Après des vers semblables, il faut fermer le livre et rêver. L'Élégie est là tout entière.

Un spirituel académicien *, qui a fait aussi des Fables (fables très-jolies, surtout lorsqu'il les récitait), a laissé un fort long discours sur l'Élégie, que je n'ai point lu,

* M. le duc de Nivernois.

et des élégies à sa femme, que, par malheur, je ne lui ai point entendu réciter.

L'esprit est loin de suffire à l'Élégie; le talent même n'y suffit pas toujours; pour rapprocher les exemples, qu'il me soit permis de franchir quelque espace, et de rappeler les essais élégiaques d'un poète * justement célèbre à plus d'un titre, et dont notre époque doit s'honorer, tout en signalant ses erreurs. Des imitations souvent heureuses de Tibulle et de Properce; des vers bien faits, mais trop ambitieux; des expressions fortes, mais hors du genre; des tours hardis, mais forcés, et plus latins que français; l'attirail usé de la vieille poé-

* Le poète Lebrun.

sie, qui n'est pas la poésie antique; un style laborieux et tendu; quelquefois de l'élégance, rarement de la grace, presque jamais de naturel; et, à travers les fautes, des morceaux qui étincellent de beautés : tel est à-peu-près le jugement qu'en a porté la critique la moins rigoureuse, et que je crois même avoir encore adoucie. On avait aussi remarqué que l'auteur exprimait avec plus d'effort les passions douces que les mouvements d'une ame irritée. La dernière de ses Élégies en est la preuve : elle s'adresse à Némésis, non l'une des beautés chères à Tibulle, mais la déesse implacable des vengeances. Jamais la virulence de la haine ne fut poussée plus loin que dans cette pièce brûlante de verve et d'animosité. Jamais la

satire ne frappa ses victimes d'un fouet plus sanglant. Mais quelles victimes avait choisies le poète, le poète élégiaque!

Si beaucoup de poëmes prennent le titre d'Élégies sans en avoir le caractère, beaucoup aussi, sans en porter le titre, sont des Élégies véritables : les exemples s'offrent en foule dans la *Bérénice* du tendre Racine. Eh! qui mieux que Racine eût plié sa voix aux accents d'une muse qui semblait particulièrement la sienne! Quelle mélancolie, quelle solitude il exprime en ce seul vers :

Dans l'Orient désert quel devint mon ennui!

Toute la résignation d'un amour sincère et malheureux, tout son désintéressement furent-ils jamais mieux retracés que dans

le rôle de Titus, qui, depuis cinq ans, brûle pour Bérénice :

Sans oser rien prétendre
Qu'un instant à la voir et le reste à l'entendre.

Qui peut retenir ses larmes, en répétant avec les filles d'Israël :

O rives du Jourdain ! O champs aimés des cieux !
Sacrés monts ! fertiles vallées,
Par cent miracles signalées !
Du doux pays de nos aïeux
Serons-nous toujours exilées ?

La souplesse naturelle aux grands talents, et son exquise organisation poétique, eussent élevé Racine au-dessus même de Tibulle. Supérieur dans la tragédie, il s'est encore distingué, comme sans y songer,

dans quatre genres* de diverse nature, dont un seul lui eût fait un nom.

Parmi les pièces qui, pour le ton et le sujet, semblent appartenir à l'Élégie, il faut citer l'ode de J. B. Rousseau, imitée du cantique d'Ézéchiel : *J'ai vu mes tristes journées;* les vers de Chaulieu sur Fontenay; les stances délicieuses de Voltaire : *Si vous voulez que j'aime encore;* ses adieux aux mânes de Génonville; les strophes si connues de cette ode, qui fut en quelque sorte le chant de mort du malheureux Gilbert : *Au banquet de la vie, infortuné convive;* et enfin tant d'autres productions

---

* La poésie lyrique, la comédie, l'épigramme, la prose polémique.

où règne, comme dans certaines odes d'Horace, une aimable et rêveuse philosophie.

Mais pourquoi différer encore à citer deux noms si chéris de la muse des amours? Pourquoi retarder l'hommage que réclament à-la-fois deux poètes contemporains, diversement remarquables dans un genre pareil? Nés sous le même climat, réunis par les mêmes goûts, ambitionnant la même palme sans jalousie, on pourrait appliquer à Bertin et à Parny les vers où Virgile annonce deux jeunes pasteurs rivaux dans l'art du chant:

Arcades ambo.

Tous deux portaient en même temps la lyre et l'épée; mais le sort voulut que la

carrière des armes ne fût pour eux que celle des plaisirs. Ils oubliaient sous les ombrages de Feuillancour les bananiers de leur patrie, et regrettaient peu *l'Isle-de-France* aux joyeux soupers de *la Caserne* *. Abandonnés aux goûts nonchalants de leur pays, ils ne donnaient encore aux muses que ce qu'ils appelaient leurs moments perdus, c'est-à-dire les courts intervalles qui séparaient les festins et des plaisirs plus doux; mais Parny se vit à regret forcé de repasser les Tropiques, il partit: Éléonore et l'Amour l'attendaient dans son île. Trop près du bonheur pour le bien chanter, il le goûtait

* Réduit où se réunissait la cohorte d'Épicuriens décorée du ruban gris de lin.

en silence. Ce ne fut qu'après un long terme, et dans le calme de la solitude, qu'il essaya de rendre présent ce qui n'existait plus que dans ses souvenirs. L'apparition d'un petit nombre de ses pièces érotiques fut, à cette époque, une espèce de prodige. L'Amour, long-temps travesti dans les vers cavaliers des gens du bel air, s'étonna de retrouver ses traits et son langage : les graces du naturel prévalurent sur les manières du faux bel esprit, et l'école du persifflage ne parut bientôt plus que celle du ridicule.

Les premiers succès de son ami échauffèrent l'imagination de Bertin. Les entretiens de Parny achevèrent de l'enflammer. Comme ce général qui se disait tous les

jours : « Je veux être un grand capitaine, » Bertin se répétait : « Je serai un poète élé- « giaque. » Il se retira dans une campagne, seul avec Tibulle, Properce, Catulle, Ovide et Horace; les lisant, les relisant sans cesse, la plume à la main, il traduisit en vers leurs passages les plus saillants, les refondit en un corps d'ouvrage, et de ses emprunts parvint à se faire un fonds. Parny, plus sobre dans ses imitations, n'empruntait aux poètes anciens, quelquefois même aux prosateurs modernes*, qu'un petit nombre de traits délicatement choisis, mais que la nature lui eût offerts sans leur secours, car il avait ressenti une passion profonde. Plus

* Surtout à J. J. Rousseau.

souvent heureux, Bertin n'aimait que le plaisir. Parny, plus sensible et plus tendre, semblait en quelque sorte n'aimer dans l'amour que l'amour même. De leurs impressions diverses dut résulter la différence de leurs talents. On sent que l'un retrace fidèlement et dans leur ordre naturel les circonstances, les vicissitudes d'un amour qui n'a rien d'imaginaire. On s'aperçoit que l'autre, s'il est permis de le dire, s'arrange pour être passionné; qu'il réunit les traits épars de sa vie amoureuse pour en former un ensemble et se composer une amante poétique de vingt maîtresses réelles. Il prend ses détails tantôt dans son esprit, tantôt chez les anciens; et tour à tour on reconnaît l'amour inventé ou l'amour traduit.

Sans doute on aime à rencontrer dans ses lectures quelque heureuse imitation de l'antiquité ; mais on ne saurait les employer avec trop de retenue dans les vers érotiques destinés surtout aux femmes et aux gens du monde. L'une des plus belles Élégies de Bertin commence par ce superbe mouvement :

Elle est à moi. Divinités du Pinde !
De vos lauriers ceignez mon front vainqueur ;
Elle est à moi.

Malheureusement il ajoute :

Que les maîtres de l'Inde
Portent envie au maître de son cœur.

Il s'agit bien des *maîtres de l'Inde!* La comparaison est toute latine, en supposant qu'il y ait comparaison entre les maîtres d'un

pays et le maître d'un cœur. Je ne parle pas de l'étrange effet du *Pinde* et de *l'Inde* qu'on semble avoir fait rimer par gageure. On ne trouverait pas une seule faute semblable dans le rival de Bertin. Lors même qu'il demeure dans la région tempérée de la poésie, son vers, toujours élégant, renferme un sentiment si naturel qu'il perdrait quelque chose à devenir plus poétique. Il descend à l'extrême simplicité sans jamais tomber dans le prosaïsme. Bertin, dont le style est quelquefois plus élevé, ne s'abaisse presque jamais que par une chute. Veut-il exprimer l'effet que produisit un jour sa maîtresse paraissant au spectacle, il s'en acquitte par cette ligne de prose familière:

On lui battit des mains, on la prit pour la reine:

A-t-il à décrire l'instant mystérieux qui précède le bonheur d'une nuit d'amour, affectant une simplicité que je n'ose qualifier, il représente la belle Eucharis,

Laissant tomber sa jupe, et soufflant la lumière.

J'ai rappelé quelques-uns de ses défauts, sans parler encore de ses qualités. Elles sont nombreuses. Le mouvement, la chaleur, la force, le ton passionné, l'accent poétique à un degré fort éminent, caractérisent ses Élégies, dont la plupart mériteraient mieux le nom de pièces érotiques. Parmi celles dont le titre est justifié, l'on doit remarquer les *Adieux de l'auteur à une terre qu'il vient de vendre*. Cette pièce d'une certaine étendue décélerait à elle seule tout un poète.

Parny peut-être n'eût pas, dans le même genre, soutenu si long-temps son style à la même hauteur. Mais la justice distributive oblige en même temps à déclarer que Bertin reste bien loin de son émule pour le naturel, pour l'abandon, pour le charme : le charme! qualité plus indéfinissable encore que la grace, et qui assure l'empire du talent comme celui de la beauté. Ainsi que nous l'avons dit à propos de Tibulle, le chantre d'Éléonore excellait surtout dans le choix des circonstances attachantes. Nul poète ne possédait mieux cette mesure parfaite, ce sentiment délicat des convenances, qui enseigne ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire, ce que l'on peut offrir aux yeux et ce qu'on doit laisser sous un voile. Plus

voluptueux par la décence même, il laisse au plaisir l'attrait du mystère, et à l'abandon les graces de la pudeur; il n'effarouche pas, il captive. L'expression de son bonheur est encore moins vive que tendre; celle de sa douleur est triste sans emportement. Properce, soupçonnant la foi de Cynthie, éclate en imprécations. Perdant Éléonore, que l'hymen va lui ravir, Parny ne l'accuse point; il forme pour son bonheur des vœux qu'il craint de ne pas voir exaucés. Quel est le plus touchant de l'amant qui se plaint et menace, ou de celui qui souffre, gémit, et pardonne? Si je ne m'abstenais de citations, je les puiserais sans nombre dans cet admirable dernier livre, ordonné si parfaitement, et le seul que l'auteur ait qualifié

du nom d'*Élégies*. Faut-il que les derniers chants des *Amours* soient presque toujours des accents de regret! Fidèle à ses douloureux souvenirs, celui qui fut l'amant d'Éléonore revient souvent à elle, dans les sujets qui s'en éloignent le plus, et ses retours sur le passé retracent avec un sentiment profond ce *céleste enchantement des premières amours* que le temps et l'âge ne peuvent effacer. J'ai déja beaucoup loué Parny; les sujets d'éloges ne sont pourtant pas épuisés. Il me reste à lui tenir compte de la correction soutenue, de la pureté constante du style; de la justesse, de la propriété des termes; du respect scrupuleux pour la langue; et surtout de l'art qui préside à la composition de ses moindres ta-

bleaux, art difficile qui redouble l'intérêt des détails et leur prête un nouvel éclat en les plaçant dans un jour plus favorable. Ces qualités, jointes à celles que j'ai déja fait valoir, ont mérité à l'auteur vivant le beau nom de *classique*, décerné à si peu d'écrivains et seulement après leur mort. A l'exemple des grands modèles, il ne produisait rien sans l'avoir long-temps médité. Il avait étudié profondément les difficultés et les ressources de son art. Une sage économie augmente encore ses richesses. Loin de prodiguer les beautés hors de leur place, il les distribue avec goût, avec réserve. Et toutefois le savant procédé du poète n'ôte rien à la grace, à la mollesse, au naturel; il a toujours l'air de s'abandonner; et nulle

image ne lui convient mieux que celle où La Fontaine représente l'Aurore,

Laissant tomber des fleurs, et ne les semant pas.

Je m'arrête, pour qu'un simple examen ne ressemble pas à un panégyrique. J'ai connu Parny; mais le tendre attachement qui m'unissait à lui n'a pas influé sur mon témoignage. Ceux qui ne l'ont point connu en ont parlé comme moi. J'ai seulement cherché à caractériser d'une manière plus précise les traits de son précieux talent.

Condamné à rappeler un moment la pensée sur mes Élégies, je sens combien la transition sera brusque; mais, grace à l'amitié dont Parny daigna m'honorer, grace aux leçons que j'ai recueillies dans ses en-

tretiens, parler de moi, de mes ouvrages, ce sera, pour ainsi dire, parler encore de lui. Il me répétait, comme à tous les jeunes poètes : « La poésie s'use; il faut la rajeunir « par des images nouvelles. Retracez d'autres « mœurs, peignez une autre nature. » J'ai profité de ses conseils. Un livre de mes Élégies est composé de sujets choisis dans une nature étrangère. Les uns (et c'est le plus grand nombre) sont élégiaques par le fond; les autres le deviennent par la forme. Qu'on me permette de rappeler sommairement quelques-uns de ces sujets. L'Arabe qui pleure la mort de son coursier fidèle; la belle Insulaire qui, pour se dérober aux poursuites d'un roi dont elle est aimée, se réfugie sous l'ombrage qui donne la mort,

et meurt fidèle à son amant; la Persane qui, abandonnée par le chasseur, compare tristement son sort à celui de la gazelle qu'il a blessée, et dont elle cherche à guérir la blessure; la jeune fille pleurant une colombe qui succomba pour elle en remplissant un message d'amour; le pauvre nègre, entonnant sa chanson d'esclavage, et rejoignant aux cieux sa femme et son fils, morts de douleur: telles sont les principales scènes que j'ai choisies. Je le demande, l'Élégie en offre-t-elle beaucoup qui soient plus analogues à son caractère? Si le personnage y prend la place du poète, la forme en est plus dramatique. Si l'action se passe loin de nous, elle en est plus neuve, les détails en sont plus variés; ils conservent quelque

chose de primitif qui rafraîchit l'imagination et renouvelle la poésie. Les littérateurs qui ont examiné ces divers morceaux ont bien voulu leur accorder le mérite de la couleur locale, et celui d'un intérêt doux; ils n'ont contesté que sur le titre, auquel, j'en conviens, je n'attache qu'une assez médiocre importance. J'oserai seulement faire observer que la nouveauté ne peut déplaire quand elle ne présente rien de bizarre; qu'ici elle consiste uniquement dans le cadre, et qu'enfin il est inutile de chercher une dénomination nouvelle, puisqu'une Élégie d'un nouveau genre demeure toujours une élégie.

Quoi qu'il en soit, je cède sans effort et par conséquent sans mérite, à l'opinion du

petit nombre. Je renvoie à la fin du recueil, sous le nom de *Chants et Récits élégiaques*, les pièces qui composaient le second livre, devenu par là le troisième. J'ai ajouté aux deux premiers plusieurs Élégies nouvelles. Je ne me dissimule pas qu'une série de morceaux différents sur un fond unique, habilement modifié, est plus attachante que les pièces dont l'intérêt plus borné commence et finit avec elles. J'ai mieux aimé cependant m'exposer à ce danger qu'à celui de la concurrence.

Le même principe m'a dirigé dans la composition des Élégies antiques. Pour tenter d'être neuf, j'ai remonté jusque chez les anciens. « C'est en me pénétrant de la substance des grands maîtres, que j'ai essayé

de reproduire les naïves beautés de leurs ouvrages, et, si j'ose m'exprimer ainsi, ce parfum d'antiquité qui s'en exhale *. » L'Élégie antique offre peu de modèles, il est vrai : mais quelques restes de ces trésors ensevelis par les âges, mais le témoignage éclairé de quelques écrivains, nous en ont transmis le caractère. J'ai cité, au commencement de ce discours, un passage où l'Élégie compte parmi ses nombreuses attributions celle de déplorer *les infortunes d'un personnage de l'antiquité.* Cette dernière sorte de sujets dont un fragment de Simonide sur *Danaé* nous a conservé l'exemple, avait pour les Grecs un attrait inexprimable.

---

* Extrait de l'Avertissement d'une première édition.

Ceux de nos journalistes, qui m'en attribuaient la nouveauté, me faisaient assurément beaucoup d'honneur. Du reste, il est aisé de concevoir que des gens de goût, particulièrement versés dans la littérature latine, s'étonnent de voir le nom d'Élégie s'attacher à des productions qui ne leur rappellent pas toujours les sujets et la manière de Tibulle et de Properce. Aussi n'ais-je pas imité les Latins, mais les Grecs. Le genre de leurs Élégies nous était connu; je ne crois pas m'en être écarté. Je souhaite au moins que l'on daigne reconnaître dans quelques parties de l'ouvrage mon respect pour le goût et mon amour pour les classiques.



ÉLÉGIES.

LIVRE PREMIER.

LA CHUTE DES FEUILLES.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Le bocage était sans mystère,
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans :

« Bois que j'aime, adieu, je succombe,
Votre deuil a prédit mon sort,
Et dans chaque feuille qui tombe
Je lis un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit : Les feuilles des bois
A tes yeux jauniront encore,
Et c'est pour la dernière fois.
La nuit du trépas t'environne;
Plus pâle que la pâle automne,
Tu t'inclines vers le tombeau.
Ta jeunesse sera flétrie
Avant l'herbe de la prairie,
Avant le pampre du coteau.
Et je meurs ! De sa froide haleine
Un vent funeste m'a touché,
Et mon hiver s'est approché
Quand mon printemps s'écoule à peine.

Arbuste en un seul jour détruit,
Quelques fleurs faisaient ma parure,
Mais ma languissante verdure
Ne laisse après elle aucun fruit.
Tombe, tombe, feuille éphémère!
Voile aux yeux ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais vers la solitaire allée
Si mon amante désolée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un léger bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne... et sans retour!
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe.

Mais son amante ne vint pas
Visiter la pierre isolée :
Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée *.

---

* Telle était la version qui remporta le prix au concours des Jeux Floraux (Voyez deux autres versions dans les notes).



L'ANNIVERSAIRE.

Hélas ! après dix ans je revois la journée
Où l'ame de mon père aux cieux est retournée.
L'heure sonne : j'écoute... O regrets ! ô douleurs !
Quand cette heure eut sonné je n'avais plus de père :
On retenait mes pas loin du lit funéraire ;
On me disait : « Il dort ; » et je versais des pleurs.

Mais du temple voisin quand la cloche sacrée
Annonça qu'un mortel avait quitté le jour,
Chaque son retentit dans mon ame navrée,
Et je crus mourir à mon tour.

Tout ce qui m'entourait me racontait ma perte :
Quand la nuit dans les airs jeta son crêpe noir,
Mon père à ses côtés ne me fit plus asseoir,
Et j'attendis en vain à sa place déserte
Une tendre caresse et le baiser du soir.

Je voyais l'ombre auguste et chère
M'apparaître toutes les nuits ;
Inconsolable en mes ennuis,
Je pleure tous les jours, même auprès de ma mère.
Ce long regret, dix ans ne l'ont point adouci ;
Je ne puis voir un fils dans les bras de son père,
Sans dire en soupirant : « J'avais un père aussi ! »
Son image est toujours présente à ma tendresse.
Ah ! quand la pâle automne aura jauni les bois,
O mon père ! je veux promener ma tristesse
Aux lieux où je te vis pour la dernière fois.
Sur ces bords que la Somme arrose,

J'irai chercher l'asile où ta cendre repose :
J'irai d'une modeste fleur
Orner ta tombe respectée,
Et sur la pierre, encor de larmes humectée,
Redire ce chant de douleur.



A UN BOSQUET.

Salut, bosquet délicieux,
Planté par la main du mystère;
Toi dont le voile officieux
Rendit la pudeur moins austère
Et l'amour plus audacieux!
Qu'à tes voluptueux ombrages
L'hiver épargne ses outrages,
L'été, sa dévorante ardeur;
Qu'il échappe au vent des orages,
Au fer tranchant de l'émondeur.
Que l'amoureuse Philomèle
Ne chante que sur tes ormeaux;

Et que la houlette fidèle
Défende la branche nouvelle
Contre l'insulte des troupeaux.
Puisse l'abeille murmurante
Préférer ta feuille odorante
Même au calice de la fleur !
Puisse enfin toute la nature
Protéger ta fraîche verdure,
Et te payer de mon bonheur !



LA DEMEURE ABANDONNÉE.

Elle est partie ! hélas ! peut-être sans retour !
Elle est partie ; et mon amour
Redemande en vain sa présence.
Lieux qu'elle embellissait, j'irai du moins vous voir !
A sa place j'irai m'asseoir,
Et lui parler en son absence.

De sa demeure alors je reprends le chemin ;
La clef mystérieuse a tourné sous ma main.
J'ouvre... elle n'est plus là : je m'arrête, j'écoute...
Tout est paisible sous la voûte
De ce séjour abandonné.

De tout ce qu'elle aimait je reste environné.
L'aiguille qui du temps, dans ses douze demeures,
Ne marque plus les pas, ne fixe plus le cours,
Laisse en silence fuir ces heures
Qu'il faut retrancher de mes jours.
Plus loin, dans l'angle obscur, une harpe isolée,
Désormais muette et voilée,
Dort, et ne redit plus le doux chant des amours.
Sous ces rideaux légers, les songes, autour d'elle
Balançant leur vol incertain,
Des souvenirs du soir charmaient, jusqu'au matin,
Le paisible sommeil qui la rendait plus belle.
Sur ce divan, étoilé d'or,
Qu'inventa l'opulente Asie,
De ses cheveux je crois encor
Respirer la pure ambroisie.
Je revois le flambeau qui près d'elle veillait
A l'instant où sa main chérie

Traça dans un dernier billet
Ces mots : « C'est pour toute la vie... »
Mots charmants ! Oh ! déja seriez-vous effacés ?
Ne resterait-il plus à mon ame flétrie
Qu'un regret douloureux de mes plaisirs passés ?



LA PROMESSE.

Il est donc vrai ! tu veux qu'en mon lointain voyage
Sous le ciel d'Orient j'emporte ton image ;
Et d'un espoir douteux abusant mon amour,
Ta bouche me promet les baisers du retour.
Du retour !... Tu l'as vu cet éclatant navire !
Et sa poupe et ses mâts de fleurs étaient ornés ;
En ses pavillons d'or il tenait enchaînés
Et la fortune et le zéphyre.
Avant peu, disait-on, il reverra le port.
Et bien ! les jours ont fui. L'inquiète espérance
A l'horizon des mers cherche en vain sa présence,
Il ne reviendra plus. Si tel était mon sort !

Hélas ! du voyageur la vie est incertaine !
S'il échappe aux brigands de la forêt lointaine,
Le désert l'engloutit dans les sables profonds,
Ou sur d'âpres chemins les coursiers vagabonds
Dispersent de son char la roue étincelante,
Et brisent sa tête sanglante
Au penchant rapide des monts.
Et je pars ! Ah ! détourne un funeste présage,
Et pour moi désormais les cieux s'embelliront ;
Et dans mon fortuné voyage
Je verrai, pure et sans nuage,
L'étoile du bonheur rayonner sur mon front.



LE SOUVENIR.

Près des ombrages où Vincenne
Voyait le plus saint de nos rois
Dicter ses pacifiques lois
Sous les ombrages d'un vieux chêne,
Il est un modeste hameau
Que j'habitai long-temps près d'elle,
Et que cette amante fidèle
Abandonna pour le tombeau.
Salut, verte colline, à mes yeux si connue !
Salut, triste et longue avenue,
Que je traversais à grands pas,
Lorsque de la cité prochaine

Je hâtais mon retour, pour recueillir, hélas!
Les restes précieux d'une vie incertaine
Que me disputait le trépas!
Voici la route détournée
Où de nos projets d'hyménée
Elle aimait à s'entretenir,
Et, déja du sort condamnée,
Sur les bords du cercueil me parlait d'avenir.
Alors, errait sur son visage
Un languissant sourire... et moi,
Voyant son calme avec effroi,
Avant l'heure d'hymen, je pleurais mon veuvage.
Mais sur ce vert rocher qui s'élève à l'écart,
Entre le bois et la colline,
N'ai-je pas entendu la clochette argentine
De la chèvre errant au hasard?
J'approche... O souvenir! c'est elle
Qui mêlant ses secours aux vains secours de l'art,

Dans un sein desséché répandait, mais trop tard,
Les doux trésors de sa mamelle.
Garde ton lait, chèvre fidèle,
Un jour, hélas! ce jour peut-être n'est pas loin,
De tes bienfaits aussi ma vie aura besoin,
Et tu feras pour moi ce que tu fis pour elle.
Mais la nuit vient : déja ses voiles étendus
Enveloppent les cieux plus sombres,
Et mon regard encor cherche à travers les ombres
Cette triste demeure, où l'on ne m'attend plus.



LE BOIS DÉTRUIT.

NYMPHES, pleurez! Pleurez : l'antique bois
De son enceinte a perdu le mystère.
Pleurez, amours! le chêne solitaire
Vous a voilés pour la dernière fois.
Je n'entends plus sous les vertes allées
Des passereaux les joyeuses volées.
De ce séjour hôtes charmants et doux,
Est-il aussi des proscrits parmi vous?
Le voyageur, trompé dans son attente,
Redouble en vain sa marche haletante,
Implore en vain contre les feux du jour

L'ombrage épais, disparu sans retour.
La jeune amante, à qui ce lieu retrace
Le souvenir de l'amant trop aimé,
Cherche de l'œil l'asile accoutumé,
Ne le voit plus, se tait, soupire, et passe.
Malheur à toi, destructeur inhumain!
D'un dieu vengeur sur toi pèse la main.
Il est un dieu qui préside aux campagnes,
Dieu des coteaux, des bois et des vergers;
Il règne assis sur les hautes montagnes,
Et ne reçoit que les vœux des bergers,
Que les présents de leurs douces compagnes.
A son signal, d'aimables messagers,
Prenant l'essor, vont couvrir de leurs ailes
La fleur naissante ou la tige nouvelle.
A la clarté des célestes flambeaux,
Il veille au loin. Familles des oiseaux,
Il recommande aux brises du bocage

De balancer vos paisibles berceaux,
Dans la fraîcheur du mobile feuillage.
Il ne veut pas que le froid aquilon
Avant le temps jaunisse les fougères;
Il ne veut pas que les lis du vallon
Tombent foulés sous le pied des bergères.
Ce même dieu doit te punir un jour:
Il remettra sa vengeance à l'Amour;
Et le zéphyr, exilé du feuillage,
De la beauté dont ton cœur a fait choix
Emportera la promesse volage,
Comme son souffle emportait autrefois
La feuille errante au sein profond des bois
Dont ta fureur a profané l'ombrage.



LA FLEUR.

Fleur charmante et solitaire
Qui fus l'orgueil du vallon,
Tes débris jonchent la terre
Dispersés par l'aquilon.

La même faux nous moissonne;
Nous cédons au même dieu;
Une feuille t'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu.

Hier, la bergère encore
Te voyant sur son chemin,

Disait: « Fille de l'Aurore,
Tu m'embelliras demain. »

Mais sur ta tige légère
Tu t'abaissas lentement;
Et l'ami de la bergère
Vint te chercher vainement.

Il s'en retourne et soupire:
« Console-toi, beau pasteur!
Ton amante encor respire,
Tu n'as perdu que la fleur.

« Hélas! et ma jeune amie
Ainsi que l'ombre a passé;
Et le bonheur de ma vie
N'est plus qu'un rêve effacé.

« Elle était aimable et belle,
Son pur éclat s'est flétri,
Et trois fois l'herbe nouvelle
Sur sa tombe a refleuri. »

A ces mots sous la ramée
Je suis ma route, et j'entends
La voix de ma bien-aimée
Me redire : « Je t'attends. »



L'INQUIÉTUDE.

Sais-tu pourquoi cet inquiet tourment
De mon bonheur empoisonne l'ivresse?
Sais-tu pourquoi dans le plus doux moment
Mon œil distrait se voile de tristesse?
Pourquoi souvent à ta main qui la presse
Ma froide main répond négligemment?
Le sais-tu? Non. Connais donc ma faiblesse.
Ris, tu le peux, de mes travers nouveaux:
Je suis jaloux, et jaloux sans rivaux!
Quand le présent m'enivre de délices,
Dans le passé je cherche des supplices.
Ton cœur, réponds sans nul déguisement,

N'a-t-il battu que pour moi seulement?
Durant les nuits, à l'heure où tout sommeille,
Jamais, dis-moi, les traits d'un autre amant
N'ont-ils troublé tes songes ni ta veille?
Le regard fixe et le sein oppressé,
Te rappelant une image trop chère,
N'as-tu jamais, le soir, près de ta mère,
Laissé tomber le travail commencé?
Tu me dis *j'aime*, et d'une voix si tendre!
Ce mot charmant, pour moi seul l'as-tu dit?
Que sais-je? Un autre avant moi l'entendit
Peut-être!... Eh bien! je ne puis plus l'entendre.
Pardonne, hélas! dans mon trouble fatal,
Je te parais injuste, ingrat; mais j'aime!
Ah! songe bien que pour l'amour extrême
Un souvenir est encore un rival.

PRIÈRE A LA NUIT.

Du jour sœur paisible et voilée,
Qui, sur la terre consolée
Versant le baume du repos,
Couronnes ta tête étoilée
D'un diadème de pavots,
O Nuit! pardonne si ma lyre,
Frémissant au gré du zéphyre
Parmi les saules de ces bords,
Ose un instant par ses accords
Troubler la paix de ton empire.
J'ai vu le disque étincelant
S'éteindre aux humides demeures,

Et le groupe léger des Heures
Suivre ton char en se voilant.
Tout dort; et moi, seul, en silence,
Aux lueurs d'un pâle flambeau,
Devant ton trône je balance
Des suppliants l'humble rameau.
Je n'invoque point ton mystère
Pour aller ravir à sa mère
Une vierge au cœur ingénu,
Qui, solitaire et sans défense,
Achève, le sein demi-nu,
Son dernier songe d'innocence.
Je ne vais point d'un seuil jaloux
Tenter la route détournée,
Et par un furtif hymenée
Venger, en dépit des verroux,
La jeune épouse condamnée
Au froid baiser d'un vieil époux.

Mes vœux sont purs. O Nuit sacrée!
Fais qu'un songe à l'aile dorée,
Avant le retour du soleil,
Vienne de l'image adorée
Enchanter mon heureux sommeil.
Pour toi, déité que j'implore,
Je veux sur le bord des ruisseaux
Unir le pâle sycomore
A l'if, ornement des tombeaux;
Jusques à l'aurore prochaine,
De l'amour charmant les douleurs,
Je veux à ton autel d'ébène
Consacrer un hymne et des fleurs.



LES REGRETS D'UN INFIDÈLE.

Oui, c'en est fait, Isore, un sentiment vainqueur
Triomphe du nœud qui nous lie!
Pauvre Isore! j'ai vu Délie:
Délie a tous mes vœux, Délie a tout mon cœur.
Et, tandis que la nuit obscure
Protége, loin de toi, nos muets entretiens;
Tandis que ma bouche parjure
Appelle des baisers qui ne sont plus les tiens,
Aux tremblantes lueurs d'une lampe affaiblie
Tu relis le dernier serment
De l'infidèle qui t'oublie;
Tu songes à l'amour, et tu n'as plus d'amant!

Je suis déja puni. Ta rivale a des charmes...
Eh bien! ton souvenir est encor plus puissant.
Je te pleure en te trahissant:
La légère inconstance a donc aussi des larmes!

Jamais hélas! Oh! non, jamais
L'orgueilleuse beauté que malgré moi j'adore
N'aimera comme tu m'aimais;
Je le sais, et pourtant je te fuis, pauvre Isore!

Ta confiance encore ajoute à mon malheur.
Parfois, sortant des bras de ta rivale heureuse,
Fatigué des transports d'une nuit amoureuse,
Je t'aborde, l'air vague, et le front sans couleur:
N'importe! Loin de toi toute crainte est bannie;
Tu ne soupçonnes pas l'infidèle insomnie
Qui sur mes traits changés imprime la pâleur;
Seulement ta bouche m'accuse

De consumer ma vie au sein des longs travaux,
Et de consacrer à ma muse
L'heure où le doux sommeil balance ses pavots.
Je souris tristement à l'erreur qui t'abuse.
Mais lorsque tu me dis : « Je compte sur ta foi ;
Ne m'abandonne pas, je me confie à toi, »
Alors mon cœur succombe au trouble qui l'oppresse ;
Je sens l'aveu cruel s'échapper à moitié ;
Et toi, tu crois à ma tendresse,
Qui n'est plus que de la pitié.

Quand finira l'erreur dont tu jouis encore,
Combien de larmes vont couler !
Je plaindrai tes douleurs, et, sans les consoler,
Je répéterai : « Pauvre Isore !... »
Périsse, périsse le jour
Où la fière Délie usurpa ton empire !
Périssent ses attraits et son fatal sourire !

Périsse même son amour !
Qu'ai-je dit ? Peut-être Délie,
Un jour, d'Isore en pleurs vengera l'abandon :
Oubliè comme je t'oublie,
Je viendrai, douce Isore, implorer un pardon ;
Mais en vain : le dieu qui console,
Le temps aura donné ton cœur
A quelque autre amant moins frivole,
Et plus digne de son bonheur.



LE SORT D'UN AMANT.

J'ÉTAIS jeune, une Déesse
Des cieux pour moi descendit;
Souriant elle me dit:
« Je suis l'antique Sagesse. »
Son air de sincérité
Ajoutait encore aux graces
De sa douce austérité;
Elle ajouta: « Suis mes traces;
Je mène à la vérité. »
Je la suivis; mais les belles
De moi détournaient les yeux.
« Ah! redisait l'une d'elles,

Jeune sage est bientôt vieux. »
A ces mots, de ma Déesse
Je pris congé sans retard,
Et dis à l'enchanteresse :
« Prends pitié de ma vieillesse,
Rajeunis-moi d'un regard. »

Embrasé du feu lyrique,
J'osai, jusque dans les cieux,
Suivre l'aigle audacieux
En son essor pindarique.
Je vis les belles alors
Accueillir d'un ris perfide
Mes poétiques transports,
Et ces colombes de Gnide
S'enfuir devant mes accords.
Elles me disaient : « Compose
De plus gracieux écrits

Dont le baiser, dont la rose
Soient le sujet et le prix. »

A cette voix adorée
Je ne pus me refuser,
Et de ma lyre effleurée
Le chant n'eut que la durée
De la rose ou du baiser.

Maintenant que ma jeunesse
Traîne des jours sans désirs,
Et que l'abus des plaisirs
Me condamne à la sagesse :
Les belles, le front glacé,
Me regardent comme une ombre ;
Et pour elles, du passé
Les baisers, doux et sans nombre,
Semblent un songe effacé.

Les ingrates m'osent dire :
« Nous te répétions toujours
Que les travaux de la lyre
Usaient lentement tes jours. »

Plus que vous, fidèle et tendre
Cette lyre au monument
Avec moi voudra descendre ;
Mais qui de vous, sur ma cendre
Viendra rêver un moment ?



LE DÉGUISEMENT.

L'AIRAIN neuf fois a frappé l'heure :
Loin d'une indiscrète demeure,
Échappons-nous seuls et sans bruit ;
Usant d'une innocente adresse,
Prends les voiles de la vieillesse
Pour tromper l'œil qui nous poursuit.
Telle on voit une main fidèle
Couvrir du chaume protecteur
La timide et pâle fraîcheur
De la tige aimable et nouvelle.
Défends à ces cheveux flottants

De trahir nos métamorphoses,
Et que l'hiver dise au printemps
De cacher ses lis et ses roses.
Retiens le tendre empressement
De ton pas qui se précipite,
Et chemine aussi lentement
Que ton ami quand il te quitte.
Sachons un moment contenir
Ce feu d'amour qui nous dévore :
Un moment, un moment encore,
Et l'imposture va finir.
Les baisers de la jeune Aurore
Ont vieilli l'amant qu'elle adore,
Et les miens vont te rajeunir.
Mais, à cette enivrante image,
Ton bras encor plus tendrement
Presse le mien : un doux nuage
S'abaisse sur ton œil charmant;

Déja ton ame s'abandonne
Au bonheur que tu dois goûter ;
Et l'antique voile s'étonne
De sentir un cœur palpiter.



LE RETOUR.

Sur le chaume de ces demeures
Déja le soir s'est abaissé.
Sortons de l'asyle où les heures
Comme des instants ont passé.
Souris, amour, si la bergère,
Quittant la grotte bocagère,
En rapporte, selon mes vœux,
Un doux souvenir dans son ame,
Dans ses yeux une douce flamme,
Une feuille dans ses cheveux.



LA SOIRÉE.

J'ENTENDS la cloche de la nuit
Qui vers la cité nous rappelle ;
Le char léger qui nous conduit
Fend les airs : la route s'enfuit,
Le plaisir s'enfuit avec elle.
Des simples charmes du vallon
Aux pompeux ennuis du sallon
Il faut passer, ma bien-aimée !
Pour nous vingt flambeaux éclatants
Vont remplacer dans peu d'instants
Le demi-jour de la ramée.
Nous allons, pour de froids discours,

Graves à la fois et frivoles,
Quitter ces entretiens si courts
Et qui renfermeront toujours
Plus de baisers que de paroles.
Mais, en dépit de tes atours,
Mon souvenir tendre et fidèle
Te reverra cent fois plus belle
Dans la parure des amours.
A cet odorant diadème,
Qui du front de celle que j'aime
Égale à peine la fraîcheur,
Je reconnaîtrai l'humble fleur
Dont j'ornai sa tête chérie,
Avant de quitter la prairie
Qui fut témoin de mon bonheur.
Pardonne ; mais sur ton visage
Je chercherai le doux ravage,
Trace de nos plaisirs secrets ;

Et mon œil, qui sur tant d'attraits
Avec volupté se repose,
Voudra démêler dans tes traits
Une aimable métamorphose :
Car aux yeux ravis d'un amant
Le lis peut effacer la rose ;
Le coloris le plus charmant
Est la pâleur dont il est cause.



LE POËTE MOURANT.

Le poëte chantait : de sa lampe fidèle
S'éteignaient par degrés les rayons pâlissants;
Et lui, prêt à mourir comme elle,
Exhalait ces tristes accents :

« La fleur de ma vie est fanée ;
Il fut rapide, mon destin !
De mon orageuse journée
Le soir toucha presqu'au matin.

« Il est sur un lointain rivage
Un arbre où le Plaisir habite avec la Mort.

Sous ses rameaux trompeurs malheureux qui s'endort!
Volupté des amours! cet arbre est ton image.
Et moi, j'ai reposé sous le mortel ombrage;
Voyageur imprudent, j'ai mérité mon sort.

« Brise-toi, lyre tant aimée!
Tu ne survivras point à mon dernier sommeil;
Et tes hymnes sans renommée
Sous la tombe avec moi dormiront sans réveil.
Je ne paraîtrai pas devant le trône austère
Où la postérité, d'une inflexible voix,
Juge les gloires de la terre,
Comme l'Égypte, aux bords de son lac solitaire,
Jugeait les ombres de ses rois.

« Compagnons dispersés de mon triste voyage,
O mes amis! ô vous qui me fûtes si chers!
De mes chants imparfaits recueillez l'héritage,

Et sauvez de l'oubli quelques-uns de mes vers.
Et vous par qui je meurs, vous à qui je pardonne,
Femmes! vos traits encore à mon œil incertain
S'offrent comme un rayon d'automne,
Ou comme un songe du matin.
Doux fantômes! venez, mon ombre vous demande
Un dernier souvenir de douleur et d'amour:
Au pied de mon cyprès effeuillez pour offrande
Les roses qui vivent un jour. »

Le poète chantait: quand la lyre fidèle
S'échappa tout à coup de sa débile main;
Sa lampe mourut, et comme elle
Il s'éteignit le lendemain.

FIN DU PREMIER LIVRE.

ÉLÉGIES.

LIVRE DEUXIÈME.

COMBAT
D'HOMÈRE ET D'HÉSIODE.

C'ÉTAIT dans la Calcide. A ses festins funèbres
Ganictor, appelant tous les chantres célèbres,
Pleurait Amphidamas; et des jeux solennels
Achevaient d'apaiser les mânes paternels.
Trois fois la nuit sacrée a fait place à l'aurore,
Et le cirque poudreux vient de s'ouvrir encore.

Les lutteurs sont armés de leurs cestes pesants;
L'huile coule à flots d'or sur leurs membres luisants,
Cependant que, jaloux d'un glorieux salaire,
Les chars ont déployé leur course circulaire.

Mais les derniers rayons du troisième soleil
Vont d'un combat plus noble éclairer l'appareil :
Nouveaux Automédons ! d'une main empressée
Sur les essieux brûlants jetez l'onde glacée;
Vers la crèche abondante emmenez les coursiers,
Et séchez vos sueurs aux flammes des foyers.
Que de ses longs efforts l'athlète enfin respire.
Et vous, peuple ! écoutez : les maîtres de la lyre,
Hésiode encor jeune, Homère déja vieux,
Se disputent le prix des chants harmonieux.
Du laurier d'Hippocrène une branche sacrée
S'agite dans la main du poète d'Ascrée;
En ces mots il commence, et ses nobles chansons

De la lyre jamais n'empruntèrent les sons.

HÉSIODE.

« Sur le mont des neufs Sœurs je portais la houlette :
Elles vinrent un jour, au milieu des troupeaux,
Saluer le pasteur du doux nom de poète ;
Je visitai leur temple et portai leurs bandeaux.

HOMÈRE.

« Une nuit, je rêvai que l'oiseau du tonnerre,
Vers les bords du Mélès se jouant avec moi,
M'emportait aux confins des cieux et de la terre,
Et me disait : « La terre et les cieux sont à toi. »

HÉSIODE.

« Filles de Mnémosyne, augustes immortelles,
O Muses ! vous serez mes dernières amours.
Heureuse est la demeure où reposent vos ailes !
La palme et l'olivier l'ombrageront toujours.

HOMÈRE.

« Honneur au roi des Dieux ! Autant le haut Gargare

Surpasse les rochers enfoncés dans la mer;
Autant l'Olympe altier surmonte le Tartare;
Autant parmi les Dieux domine Jupiter.

HÉSIODE.

« Les Muses, vers le soir, entrelaçant leur danse,
Couronnent l'Hélicon de leur groupe joyeux:
Ou, montant vers l'Olympe, elles vont en cadence
Savourer le nectar dans la coupe des Dieux.

HOMÈRE.

« Jupiter ne meurt point; le sang de l'hécatombe
Jamais ne rougira le marbre de sa tombe;
Sur sa tombe jamais les coursiers indomptés
N'iront briser les chars dans la lice emportés.

HÉSIODE.

« Et nous, mortels promis à l'empire des ombres,
Nous verrons avant peu le nocher des enfers,
Et les dormantes eaux du fleuve aux rives sombres,
Qui seul de son tribut n'enrichit point les mers.

HOMÈRE.

« Au terme inévitable à grands pas je m'avance :
Des Travaux et des Jours* tu chantas l'ordonnance;
Pour moi, faible vieillard que le temps a glacé,
Les travaux sont finis et les jours ont cessé.

HÉSIODE.

« Fils du Mélès ! ta voix, prodige d'harmonie,
Est celle du vieux cygne aux sons mélodieux ;
L'Olympe est ton domaine, et ton puissant génie
Pénètre librement dans le conseil des Dieux.
Et toutefois, des maux épuisant l'urne amère,
Mendiant repoussé de palais en palais,
Tu maudiras la vie et le jour où ta mère
Reçut l'embrassement de l'amoureux Mélès.

HOMÈRE.

« Pontife d'Hélicon ! tes vers sont l'ambroisie

---

* *Les Travaux et les Jours*, poëme d'Hésiode.

Que la charmante Hébé verse aux banquets du ciel ;
Aux rives d'Olmius, la docte Poésie
A laissé sur ta bouche un rayon de son miel.
Redoute cependant les fêtes d'Ariane ;
Crains l'Amour, crains l'Eubée et ses flots ennemis !
Ta dernière heure est proche : invoqué par Diane,
Jupiter Néméen aux Parques t'a promis. »

Ils cessaient ; mais la foule autour d'eux réunie
Se plut à prolonger ce combat d'harmonie.
Homère alors chanta d'une sublime voix
Les peuples immolés aux querelles des rois,
La Discorde attelant les coursiers de la guerre,
L'injure aux pieds d'airain foulant au loin la terre,
Et la Grèce, d'Achille embrassant les genoux.
Hésiode redit sur un mode plus doux
Le gai printemps séchant les larmes des Hyades ;
Les sept filles d'Atlas, les timides Pléiades

Sur le front du taureau s'élevant dans les airs;
Le Soleil en vainqueur parcourant l'univers,
Et les Mois, les Saisons, dans leur marche ordonnée,
Suivant à pas égaux la route de l'année.
Il rappelait à l'homme instruit par ses leçons
Les jours chéris des Dieux, les soins dus aux moissons,
Le prix du temps, les fruits de l'austère sagesse,
Et les dons renaissants de la Bonne Déesse.

Ganictor, né timide, et dans la paix nourri,
Aux belliqueux accords n'était point aguerri;
Il décerna la palme aux hymnes pacifiques:
Une noire brebis, deux trépieds magnifiques
Du prêtre d'Apollon payèrent les talents.
Homère, un vain laurier ceignit tes cheveux blancs!...
Le vainqueur, aux regards de la foule assemblée,
Du sang de la brebis dans le cirque immolée
Apaise avant le temps la Junon des enfers;

Et les riches trépieds aux Muses sont offerts.
Le vieillard se dérobe aux louanges stériles.
Un enfant de Samos guide ses pas débiles ;
Et tous deux, sans regrets quittant ces bords ingrats,
Vont chercher des amis, qu'ils ne trouveront pas.



LA JEUNE ÉPOUSE.

Vierges, filles des mers, jeunes Océanides,
Écartez le Soleil de vos grottes humides.

Les sons de la cithare au bruit des coupes d'or
S'unissent; et déja la fille d'Elphédor,
Naïs, vierge au front pur, de roses couronnée,
Rêveuse s'est assise au banquet d'hymenée.
Toutefois par moment, son regard inquiet
Mesurait le déclin du jour qui s'enfuyait.

« La nuit vient, disait-elle, et bientôt voici l'heure
Où doit s'ouvrir pour moi la nouvelle demeure.

Doux seuil! toit paternel! fleurs qu'arrosait ma main!
Mes yeux, sans vous trouver, vous chercheront demain.
Mon père, et vous mes sœurs, à qui je fus si chère!
Il faut nous séparer... O ma mère, ma mère!
L'inexorable hymen va m'imposer sa loi;
Le baiser du réveil ne sera plus pour toi. »

Dans l'épaisseur des bois, s'ouvrait l'enceinte agreste
Où jadis la Pudeur eut son autel modeste:
Un sentier peu connu, de mousse recouvert,
Conduisait au parvis de ce temple désert.
Là, tandis que Vesper cache encor son étoile,
La virginale épouse, abandonnant le voile
Dont le prêtre d'hymen a paré ses cheveux,
Vient à l'humble déesse offrir ses derniers vœux.

Les yeux baissés, au temple elle arrive en silence;
La tige d'un beau lis dans sa main se balance.

Sur l'autel, d'un lait pur elle épanche les flots,
Se prosterne, et sa voix laisse échapper ces mots:
« Sainte pudeur! accepte une dernière offrande.
Tu ne me verras plus enlacer ta guirlande,
Couronner tes autels de bandeaux et de fleurs;
Je ne puis désormais te donner que des pleurs. »

Arrosant de ses pleurs le beau lis qu'elle effeuille,
La fille d'Elphédor un moment se recueille,
Imprime sur l'autel un baiser triste et doux,
Et lentement retourne au banquet de l'époux.
L'époux distrait, cherchant son épouse charmante,
Oubliait et la fête et la coupe écumante.
Il voit Naïs, et, l'œil étincelant d'amour,
Accuse de lenteur le char brillant du jour.

C'en est fait: dérobée aux larmes de sa mère,
Naïs... O chaste nuit! redouble ton mystère.

Tout est calme autour d'eux; tout dort; on n'entend plus
Que les soupirs mourants et les vagues refus.
Sainte pudeur! adieu : de ton culte jalouse,
Vénus, Vénus triomphe, et la vierge est épouse;
Et l'époux enflammé tremble que le soleil
Ne remonte avant l'heure à l'horizon vermeil.

Vierges, filles des mers, jeunes Océanides,
Retenez le soleil dans vos grottes humides.



STÉSICHORE.

Pour la première fois du sort abandonnée,
Aux parvis de Minerve Athènes prosternée,
Accusait de ses maux Périclès et les dieux.
Par les dieux inspiré, le jeune Stésichore
S'avance ; et sous sa main le bouclier sonore
Remplace les accents du luth mélodieux.

Prêtant des sons plus fiers à l'élégie en larmes,
Nobles Athéniens, il vous rappelle aux armes ;
Il chante les lauriers cueillis à Marathon,
Il chante ; et de Tyrtée on crut voir le génie
Guidant Lacédémone aux champs de Messénie,

Ou le dieu de Claros armé contre Python.

« Vainqueurs de Marathon ! quel trouble vous égare !
« Levez-vous, triomphez de Sparte et de Mégare ;
« Échappez à l'affront de leur joug odieux.
« Sparte et Mégare en vain jurent votre ruine ;
« Vainqueurs de Marathon ! vainqueurs de Salamine !
« Répondez-moi de vous, je vous réponds des dieux.
« Les cruels ! si jamais ils touchent nos rivages,
« Malheur à nous ! suivis du deuil et des ravages,
« Ils briseront des morts les pieux monuments ;
« Et de nos fiers aïeux les cendres désolées,
« Sur nos fronts avilis retomberont mêlées
« Aux cendres des palais et des temples fumants.

« O Pudeur ! verras-tu la barbare licence
« Au pied de ta statue outrager l'innocence,
« Et souiller le pur sang des antiques héros !

« Athènes verras-tu nos vierges profanées
« Rougir au nom de mère, et pleurer condamnées
« A nourrir dans leurs flancs les fils de tes bourreaux!

« Ah ! de ces noirs destins que le fer nous préserve !
« Notre ville est encor la ville de Minerve :
« Athènes défendra les dieux de ses foyers ;
« Athènes aux vainqueurs ne sera point soumise !
« Doux flots de l'Ilissus ! fraîches eaux du Céphise !
« Vous n'abreuverez point leurs sauvages coursiers.»

Aux rapides accords du renaissant Tyrtée,
On dit que tout à coup de Minerve agitée
Tressaillirent la lance et le bouclier d'or.
Un aigle s'élança dans la plaine azurée,
Dispersa des vautours la troupe conjurée,
Et sur l'olive en fleurs reposa son essor.
A ce présage heureux, en agitant le glaive,

Dans sa force première Athènes se relève;
Les braves sont armés de leurs longs javelots,
Ils partent plus joyeux que ces brillants théores,
Dont les groupes mêlés aux chœurs des Canéphores
Volaient, parés de fleurs, aux fêtes de Délos.

Les hymnes d'espérance et les chants de victoire,
Frappant de Sunium le vaste promontoire,
Retentirent au loin dans l'espace des airs;
Et les échos sacrés de l'enceinte divine
Entretinrent long-temps du nom de Salamine
Les échos des vallons, des rochers et des mers.



DANAÉ.

La nuit règne ; les vents assiègent en furie
La nef où Danaé va, dans la sombre mer,
Périr avec son fils, le fils de Jupiter !
Danaé de ses bras l'environne, et s'écrie :
« Nous ne reverrons plus les rivages d'Argos ;
Mon père nous condamne aux ombres éternelles.
Aimable et cher enfant, dors, bercé par les flots ;
Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

« O mon fils ! tu ne crains ni le courroux des vents,
Ni la nuit sans clarté, ni la vague sonore ;

Ton doux et jeune cœur se rit des flots mouvants
Qui passent sur ton front sans le toucher encore.
Ah ! si tu comprenais nos dangers et nos maux,
Tu sentirais aussi mes alarmes mortelles.
Mais non... dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

Tyndarides brillants, dont l'éclat toujours pur
Des turbulentes mers blanchit le noir azur,
O célestes gémeaux, que le nocher révère!
Ce fils, d'un sang divin, n'est-il pas votre frère!
De Danaé plaintive écoutez les sanglots :
Veillez sur nous, du haut des voûtes éternelles.
Et toi, dors, mon enfant; dors, bercé par les flots;
Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles!

Cyclades, chastes sœurs, qui flottez sur la mer,
Et couronnez au loin les flots bruyants d'Égée!

Je me confie à vous : du fils de Jupiter
Attirez sur vos bords la barque protégée.
Sers une autre Latone, ô palmier de Délos !
Étends sur nous aussi tes feuilles immortelles.
Et toi, dors, mon enfant, dors, bercé par les flots ;
Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

« N'ai-je point découvert sur les flots aplanis
Tes enfants balancés mollement dans leurs nids,
Fille du dieu des vents, tutélaire Alcyone ?
N'ai-je pas entendu ta plainte monotone ?
Au nom de ton Céix englouti dans les eaux,
Que la docile mer se calme sous tes ailes !
Et toi, dors, mon enfant ; dors, bercé par les flots ;
Vagues, dormez ; dormez, souffrances maternelles !

« Déesse aux pieds d'albâtre, orageuse Thétis,
Du souverain des dieux toi fille auguste et chère !

Tu sais, hélas! quels pleurs coûtent les jours d'un fils;
Mère prête l'oreille aux plaintes d'une mère. »
Thétis entend sa voix, et dit: « Nymphes des eaux,
« Confiez leurs destins aux Cyclades fidèles!
« Et toi, dors jeune enfant; dors, bercé par les flots;
« Vagues, dormez; dormez, souffrances maternelles! »



HOMÈRE MENDIANT.

« Beau séjour où l'Hermus épand ses flots sacrés,
Ville chère à Junon, ville aux coteaux dorés,
Dont la haute Sardène et son ombrage antique
Couronnent les vallons et l'antre prophétique
Cumes! je te salue. Au sein profond des nuits,
Trois fois un heureux songe a flatté mes ennuis :
Tout songe vient des cieux; et Jupiter sans doute
De tes remparts divins m'a fait prendre la route.
Seul avec cet enfant que Samos a nourri,
Depuis douze soleils, sans secours, sans abri,
Je me traîne à pas lents sur l'inculte rivage.
Quelques fruits dédaignés de la brute sauvage,

L'herbage impur, vomi par le flot écumant,
De nos corps épuisés sont l'unique aliment.
Verra-t-on cet enfant, l'appui de ma misère,
Mourir à mes côtés en appelant sa mère ?
Verra-t-on le vieillard, de rocher en rocher,
Errer tel qu'un vaisseau privé de son nocher ?
Mon guide m'a conduit au sein de l'opulence :
Au nom de ce rameau qu'en ma main je balance,
Laissez-vous attendrir à mes tristes accents,
Portes d'airain ! tournez sur vos gonds gémissants ;
Et mon guide ce soir, aux prochaines prairies,
Enlacera pour vous les guirlandes fleuries. »
Ainsi parle, accablé de ses cruels destins,
Un vieillard dont les yeux pour jamais sont éteints ;
C'est Homère ! A Lycus appartient cette enceinte
Où l'art des Doriens le dispute à Corinthe :
Pour les parvis des Dieux le marbre réservé
Soutient de son palais le portique élevé ;

Cent vierges, qu'enfanta l'Indė voluptueuse,
Couvrent de mets choisis sa table fastueuse,
Et dans les coupes d'or épanchent en ruisseaux
Les vins délicieux de Chypre et de Naxos,
Jusqu'à l'heure où, lassé de la bruyante orgie,
Il s'endort aux doux sons des flûtes de Phrygie.

Le vieillard, sur le seuil, aux nombreux serviteurs
Atteste du foyer les Lares protecteurs,
Le nom de suppliant, son âge et sa misère.
De Lycus qui déja s'arme d'un front sévère,
Il s'approche, et, fidèle au signe accoutumé,
Baise humblement les bords du manteau parfumé :
« O Lycus! l'homme heureux, tel qu'un dieu sur la terre,
Des biens de l'indigence est le dépositaire;
Un favorable sort m'amène vers ces lieux :
L'étranger, tu le sais, vient de la part des Dieux;
Ne me dédaigne pas. La Prière, éplorée,

Du puissant Jupiter est la fille sacrée.
Ne me dédaigne pas, Lycus; mon seul trésor,
Cette lyre envers toi peut m'acquitter encor.
J'ai visité du Nil les campagnes fécondes;
J'ai traversé la terre et parcouru les ondes:
Les peuples m'entouraient; et les trépieds dorés
Furent souvent le prix de mes vers inspirés.
En écoutant mes vers, la docte Méonie
Croyait d'Apollon même entendre l'harmonie;
Et les vieillards charmés se levaient devant moi.
J'ai chanté pour les Dieux, je chanterai pour toi.
Puisse ma voix monter à la voûte étoilée!
Puisse de Jupiter la faveur signalée
De jours délicieux composer tes destins!
Que l'ambre le plus pur s'exhale à tes festins;
Que les Plaisirs, fixés dans tes belles demeures,
Précipitent pour toi les pas légers des Heures;
Que le char des moissons fatigue tes taureaux;

De tes saules nombreux que les souples rameaux
Ne suffisent qu'à peine à tresser les corbeilles
Qui rompent sous le poids des vendanges vermeilles!
Et moi, je reviendrai sous ces toits éclatants,
Ainsi que l'hirondelle au souffle du printemps,
Saluer de nouveau tes sonores portiques,
Et consacrer un hymne à tes dieux domestiques. »

« — Étranger, dit Lycus, porte ailleurs tes accords:
Fais entendre ton hymne au sombre dieu des morts;
Il t'attend. Aussi bien ta plainte m'importune;
J'eus toujours en horreur l'aspect de l'infortune. »
Triste, le cœur navré, le sublime vieillard
Au ciel qu'il ne voit plus lève encor son regard;
Il sort; mais près du seuil un instant il s'arrête:
« Que mes maux, ô Lycus! retombent sur ta tête!
Puissent les immortels, justement irrités,
Borner enfin le cours de tes prospérités!

Puisse ta dernière heure amener à ta porte
D'héritiers à l'œil sec un avide cohorte
Qui, dévorant tes biens, semble te reprocher
L'obole que la mort paie au fatal nocher!
Toi, ville sans pitié, sourde aux chants du poète,
Que pour tes murs ingrats la lyre soit muette!
Et qu'elle-même un jour la sévère Junon
Abandonne à l'oubli ta poussière sans nom! »
Aussitôt de l'enfant la main compatissante
Le guida vers les bords de la mer blanchissante;
Et, sur la grève assis, le vieillard en ces mots
Chanta son dernier chant, au bruit mourant des flots:

« O fleuve paternel! beau Mélès! doux rivage
Où Chritéis, ma mère, éleva mon jeune âge,
Quand Jupiter encor permettait à mes yeux
De voir les traits de l'homme et la clarté des cieux!
Frais vallons! bois sacrés! verdoyantes prairies!

Laissez, laissez du moins vos Nymphes attendries
Aux fidèles échos redire quelque jour
Votre Mélésigène exilé sans retour.
Et vous, dont je n'obtins pour ombrager ma tête
Qu'un stérile laurier, jouet de la tempête,
Muses, filles du ciel! recevez mes adieux.
Je ne chanterai plus les héros, ni les Dieux,
Ni les tours d'Ilion par les Grecs menacées;
Ni l'épouse d'Hector devant les portes Scées;
Ni d'Achille outragé l'inflexible repos;
Ni le fils de Laërte au loin battu des flots.
Déja ma voix ressemble à la voix monotone
De la faible cigale aux premiers jours d'automne;
Déja cessent pour moi les sons mélodieux:
Muses, filles du ciel! recevez mes adieux. »

Homère ainsi chantait, quand le dieu de la lyre
Fit entendre ces mots au fond du sombre empire:

« O Parques, arrêtez! L'arbitre souverain
Ravit les jours d'Homère à vos ciseaux d'airain. »
Il dit, et l'enleva dans le sein du nuage;
Et l'enfant de Samos resta seul sur la plage.
Les Sirènes, dit-on, ces Muses de la mer,
Recueillirent le chantre aimé de Jupiter;
Et quand, la lyre en main, belles Achéloïdes*,
Il charme de sa voix vos demeures humides,
Le nocher se dérobe à vos enchantements;
Thétis même, du fond des gouffres écumants,
L'écoute; et, célébré par le divin Homère,
Le nom d'Achille encor fait soupirer sa mère.

---

* Les Sirènes étaient filles du fleuve Achéloüs.



LES ADIEUX D'HÉLÈNE.

Tu dors, ô Ménélas ! et la liquide plaine
Balance le vaisseau qui doit ravir Hélène.
Sur les parquets de cèdre, effleurés en tremblant,
Elle posait dans l'ombre un pied furtif et lent ;
Un obstacle imprévu l'arrête... elle frissonne...
Hélas ! ses mains touchaient le berceau d'Hermione.
Le ciel pour la punir lui gardait ces adieux.
« O ma jeune Hermione, ô fille aimable et chère !
Dit-elle, ma faveur te demandait aux Dieux ;
Et je pars ! et demain tu n'auras plus de mère ! »

A ces mots, l'œil baissé, tout entière à son deuil,

Du palais conjugal elle passe le seuil,
Et répète, en gagnant les rives écartées :
« O Pudeur ! où fuis-tu quand tu nous as quittées ? »

Des astres de la nuit brillaient les feux naissants :
Hélène, à leurs clartés, contemple cette terre,
Ces prés, ces eaux, témoins de sa fuite adultère ;
Et sa douleur s'exhale en ces tristes accents :
« Couvrez-vous d'un long deuil, odorantes prairies
Qu'au jour de mon hymen mes compagnes chéries,
La corbeille à la main, dépouillèrent de fleurs !
Péris, arbre sacré, qui fus l'arbre d'Hélène,
Péris ! que des amants l'impétueuse haleine
Sèche ton vert feuillage et fane tes couleurs !
Je ne reverrai plus ton fortuné rivage,
Bel Eurotas ! adieu. Vous, cygnes de ces bords,
Dont un dieu pour ma mère emprunta le plumage !
Formez avant le temps d'harmonieux accords ;

Que d'échos en échos votre chant se répète,
Et porte mes regrets aux nymphes du Taygète. »

Elle aperçoit alors ces platanes nombreux
Qui du long Céramique ornent le sein poudreux.
C'est là que devant elle une foule en extase
Oubliait pour la voir les combats du gymnase;
C'est là que les vieillards se redisaient entre eux :
« Qu'elle est belle! et combien Ménélas est heureux! »
Plus loin, à ses regards, sur la haute colline,
De Minerve apparaît la demeure divine.
Elle rougit; baissant la tête sur son sein,
Elle tourne ses pas vers le temple prochain :
Ce temple est à Vénus, mais à Vénus armée *.
Hélène alors s'arrête : interdite, alarmée,
Elle croit que déja la déesse en fureur

---

* Dénomination de Vénus chez les Spartiates.

De ses futurs destins lui présage l'horreur ;
Elle croit, dans l'effroi dont son ame est saisie,
Voir les feux de l'autel s'élancer vers l'Asie.
Soudain Pâris accourt, d'espérance enflammé ;
Autour de lui s'exhale un nuage embaumé :
« Viens, tout est prêt; Thétis a reçu mon offrande;
Le zéphyr nous appelle, et la mer te demande.
Viens, ô ma belle amante, ô fille de Léda!
Vénus veille sur nous des hauteurs de l'Ida,
Des mortels ni des dieux ne crains plus la colère :
Vénus est ma déesse, et Priam est mon père. »
Il dit; la triste Hélène, en soupirant tout bas,
De son nouvel époux suit lentement les pas,
Non sans redire, au bruit des ondes agitées :
« O Pudeur! où fuis-tu, quand tu nous as quittées? »



LE DÉPART D'ESCHYLE.

N'EMPORTANT que sa lyre et ses dieux domestiques,
Seul, debout sur la poupe, et les yeux sur les flots,
Eschyle abandonnait les rivages attiques,
Et son chagrin profond s'exhalait en ces mots :

« Quoi ! le jeune Sophocle a vaincu son vieux maître !
L'Athénien léger, lui décernant le prix,
Dans mon dernier ouvrage hésite à reconnaître
La chaleur et l'éclat de mes premiers écrits.

Comme si la vieillesse éteignait la pensée,
Il ne juge mes vers que sur mes cheveux blancs !

Ne se souvient-il plus que la neige glacée
Couronne quelquefois les cratères brûlants?

L'aigle ne vieillit pas. A la voûte éternelle
Il porte encor la foudre au déclin de ses ans;
Et Jupiter, versant le nectar sur son aile,
Repose encor sur lui des regards complaisants.

O mon jeune rival! je pardonne à ta gloire.
En passant devant moi tu baissas le regard:
Modeste, tu semblais, confus de ta victoire,
Rougir sous tes lauriers de l'affront du vieillard.

La Muse te dota des trésors du poète:
On dit que d'Apollon cette divine sœur
Couronna ton berceau des abeilles d'Hymète,
Et voulut de tes chants présager la douceur.

Accomplis tes destins : triomphe dans l'Attique.
Pour moi, je pars : je vais sur des bords plus heureux,
De Cécrops au tombeau foulant la terre antique,
Chercher dans Ptolémée un hôte généreux *.

Quelques succès encore attendent ma vieillesse.
Non, je ne verrai point mes affronts impunis :
L'Égypte vengera les mépris de la Grèce ;
Athènes trouvera ses juges dans Tanis.

Tel un coursier, vaincu dans les jeux d'Olympie,
Fuit le jour, et languit dans un triste lien ;
Mais bientôt son ardeur, un instant assoupie,
Retrouve la victoire au cirque Pythien.

---

* D'autres disent qu'il se retira en Sicile à la cour d'Hiéron. J'en ai laissé l'honneur à Ptolémée.

En un cirque nouveau comme lui je m'élance :
Je veux par un triomphe effacer un revers.
Recueille-toi, ma lyre, et ne sors du silence
Que pour vaincre en beauté les plus beaux de mes vers.

Ressouviens-toi du jour si cher à Melpomène,
Du jour où, créateur de mon art épuré,
Sur un tertre épineux je cueillis non sans peine
Le laurier frêle encor par Thespis effleuré.

Melpomène à ma voix, du cothurne chaussée,
Pour le manteau royal dépouilla ses lambeaux;
Et le chœur, mesurant sa marche cadencée,
Asservit la parole à ses retours égaux.

N'en doutons plus : Minerve abandonne sa ville;
Minerve a trop long-temps protégé des ingrats.

Ils m'ont banni du sol que j'ai rendu fertile,
Et pourtant mon rival sans moi ne serait pas.

O lyre ! que ta voix contre Athènes s'élève.
C'est toi que sans pudeur elle ose humilier,
Toi qui fus dans mes mains la compagne du glaive,
Toi qui mêlas tes sons au bruit du bouclier !

Ah ! je devais la fuir quand sa lâche furie
Enveloppa mes jours de piéges odieux,
M'accusant d'outrager les dieux et la patrie,
Alors que je chantais la patrie et les dieux.

Plaines de Marathon ! Salamine ! Platée !
Des plus fiers combattants quand je marchais l'égal,
Pensiez-vous qu'on verrait une foule irritée
Me traîner en coupable au pied d'un tribunal !

Il fallut attester les libations pures
Dont j'arrosai l'autel, dans le jour fortuné
Qui décora mon sein de deux larges blessures.
J'évoquai Marathon, et sortis couronné.

O consolant départ! ô fortuné voyage!
Le monarque du Nil me garde son appui;
L'héritier de Lagus, espoir de mon vieil âge,
Bénira les destins qui me donnent à lui.

Son palais est un temple où les sages du monde
Viennent dans tous les temps, viennent de tous les lieux
Interroger d'Isis la sagesse profonde,
Et, mortels, assister aux mystères des Dieux.

Tu pourras avec nous, déesse du cothurne,
Des rois qui ne sont plus visiter le séjour,

Évoquer leur poussière, et du fond de son urne
Forcer quelque ombre illustre à remonter au jour.

Éternels monuments de grandeur inégale,
Nous verrons de la mort ces palais éclatants
Où du royal orgueil la pompe sépulcrale
Ne pouvant fuir la mort, veut triompher du temps.

Du trépas et du temps les sublimes pensées
Laisseront dans mon ame un fécond souvenir,
Et devront, quelque jour, en beaux vers cadencées,
Du milieu des tombeaux voler vers l'avenir.

Glisse, léger vaisseau! frappez, rames agiles!
Cordages, redoublez vos sifflements aigus!
Zéphyrs, gonflez le sein de nos voiles mobiles!
Portez-moi sans retard près du fils de Lagus. »

A ces chants prolongés sur la vague sonore,
Le rapide vaisseau fuit plus prompt sur les flots
Que la poupe dorée où le brillant Théore
Voguait, paré de fleurs, aux fêtes de Délos.

Il a touché la rive. Un fidèle message
Annonce le poète au monarque enchanté :
Il se lève : il accourt, et vient sur son passage
Tendre au vieillard la main de l'hospitalité.

On vit, durant trois jours, sur ces rives fécondes,
Par des chants, par des jeux, les transports signalés,
Comme au temps où du Nil les paternelles ondes
Ramènent l'abondance aux peuples consolés.



LA NÉRÉIDE.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Vierge encor, de Doris et l'amour et l'espoir,
Des filles de Doris elle était la plus belle.
Thétis l'aimait, Thétis se plaisait à la voir;
Les grands dieux de la mer s'empressaient autour d'elle.
Les Nymphes l'admiraient; les Tritons complaisants
A ses pieds, chaque jour, apportaient leurs présents;
Même on dit qu'une fois le pasteur de Nérée,
Pour elle répétant la chanson désirée,
Oublia de veiller sur ses phoques pesants.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide;
Muses! chantez Caltha, la blanche Néréide,

Monarque aux flèches d'or, que révère Délos!
A l'heure où tes coursiers se plongent dans les flots,
Tu la vis, tu l'aimas; et la Nymphe charmante
T'apparaissait, les nuits, sur la vague écumante.

Sur la vague, une nuit, dans le calme des airs,
Des oiseaux de Thétis écoutant les concerts,
Elle vit un nocher, dont la barque sans voiles
Voguait légèrement aux rayons des étoiles,
Tandis que l'aviron, de son bruit mesuré,
Accompagnait ce chant par l'amour inspiré:
« Accours, hôte léger de la plaine liquide!
De mes filets tendus ne crains plus les réseaux,
Ni l'hameçon qui flotte à la ligne perfide:
Typhis est amoureux d'une fille des eaux;

Amoureux sans espoir ! De quel œil verrait-elle
Un simple nautonnier chérir une immortelle ?
Je n'ose de son nom charmer l'écho des mers,
De peur qu'en se jouant Zéphyre sur son aile
Ne le porte à Doris ; et mon cœur le recèle,
Caché comme la perle au sein des flots amers. »

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses ! chantez Caltha, la blanche Néréide.

Chaste Nymphe ! ta voix fit entendre ces mots :
« Jeune et beau nautonnier, que ton cœur se rassure.
Du chasseur de Vénus tu connais l'aventure.
Lorsque Diane, un jour, s'égara vers Lathmos,
Un pasteur dénoua sa pudique ceinture.
Le nautonnier doit plaire à la fille des eaux :
Les dieux eurent souvent des mortels pour rivaux ;
Et peut-être, ô Typhis ! la beauté qui t'est chère

A l'azuré Glaucus en secret te préfère. »
Une main sur la poupe, elle tient ces discours :
Et cependant la barque avait suivi son cours;
Et Typhis, s'inclinant sur la rame agitée,
Abordait en silence à la dune écartée.
« O déesse! a-t-il dit, que vos pas immortels
Daignent toucher le seuil de mon humble cabane!
Dès demain ce séjour ne sera plus profane;
Je veux, en votre honneur, y dresser des autels. »
Elle cède... O surprise! ô piége inévitable!
Typhis est Apollon : de son front radieux
La splendeur éblouit la Néréide aimable!
Et le cri virginal retentit jusqu'au cieux.
Doris l'entend; Doris, par sa fille implorée,
Assiste, mais trop tard, la pudeur déplorée.
Le Dieu cherche la Nymphe; il ne voit qu'une fleur,
Fleur triste, et des regrets infortuné symbole.
Il décore du moins de sa vive couleur

L'épouse d'un moment que sa pitié console,
Et le nom de SOUCI rappelle sa douleur.
N'éclairant qu'à-demi les célestes campagnes,
A la terre, trois jours, il voila ses rayons;
Et, trois jours, de Caltha les plaintives compagnes
Mêlèrent leurs soupirs aux voix des Alcyons.

Quittez pour l'Océan la source Aganippide,
Muses! pleurez Caltha, la blanche Néréide.



LES
DERNIERS MOMENTS DE VIRGILE.

Seul, loin de son pays, au fond d'une chaumière,
Prêt de fermer ses yeux à la douce lumière,
Virgile prit sa lyre, et sa touchante voix
Se fit entendre; hélas! pour la dernière fois :

« Noble Auguste! sans moi poursuis ton beau voyage.
Le mien est terminé. Je succombe avant l'âge;
Et déja de la mort le trouble avant-coureur
Fait tressaillir mon sein d'une vague terreur.
En vain tu m'as rendu le doux sol de mes pères,

Je n'en jouirai pas; et des mains étrangères
Déposeront ma cendre en des champs ignorés.
Charmante Parthénope! heureux bords! monts sacrés!
Vous que je choisissais pour dernière patrie!
O! sous vos frais coteaux à la pente fleurie
Combien ma cendre un jour eût dormi mollement!
Les Nymphes de vos bords sur l'humble monument,
Le soir, eussent posé leur couronne champêtre,
Et plus d'un voyageur l'eût visité peut-être.
Adieu, séjour natal, terre où je fus nourri!
Adieu, toit paternel, héritage chéri!
Humble Mantoue! adieu. Que Mars enfin pardonne
A tes champs trop voisins de la triste Crémone!

Vous que j'ai tant aimés, je ne vous verrai plus,
Tibulle, Horace, Ovide, et toi tendre Gallus!
Songez à moi; plaignez mon destin trop rapide.
Trois fois à vos banquets laissez ma place vide;

Que vos coupes, trois fois, épanchent de leurs bords
La libation sainte aux déesses des morts;
Et, pour prix de vos soins et de votre tendresse,
Je dirai vos beaux vers aux chantres de la Grèce.
Plus malheureux, je meurs, à ma gloire arraché,
Et mon plus digne ouvrage est à peine ébauché! »

Il reprend, à ces mots, l'immortelle Énéide;
Et d'instant en instant son regard plus rigide
D'une froide ordonnance accuse la langueur :
« Faible étude! a-t-il dit, esquisse sans vigueur,
Périssez! A mon nom vous feriez trop d'outrage,
Et je lègue au bûcher mon imparfait ouvrage.
Approchez, Almédon *, et recueillez mes vœux.
Quand je ne serai plus, jetez au sein des feux

* Quelques traditions donnent ce nom au dernier hôte de Virgile.

Ces timides essais, fruits d'un talent novice,
Et dites : « Aux neuf Sœurs j'offre ce sacrifice. »

Tel est son vœu suprême et son dernier accent.
Il s'endort; et du jour le rayon renaissant
Ne viendra point r'ouvrir sa pesante paupière.
Bientôt, de vastes feux éclairant la chaumière,
Almédon, trop fidèle aux souhaits d'un mourant,
Embrase et le sapin et le cèdre odorant.
Belle Énéide! adieu; c'en est fait. Mais que dis-je
La flamme tourbillonne, et s'éteint par prodige.
De ce prodige heureux, quatre fois accompli,
Le vieillard fut frappé : d'un saint effroi rempli,
Il reconnût des cieux la volonté propice;
Et, dès lors affranchi d'un fatal sacrifice,
Il transmit aux Romains avec un soin pieux
Ce poëme immortel protégé par les Dieux.

LE BUCHER DE LA LYRE.

A la fière Cléis tes chants ont pu déplaire;
Elle a maudit tes chants, ô lyre des amours!
Il faut qu'un sacrifice apaise sa colère:
Tu dois périr; adieu, Lyre, adieu pour toujours!

« O Nymphes des coteaux, Oréades légères,
Venez; venez aussi, déités des forêts!
Apportez les parfums des plantes bocagères,
Quelques lauriers, un myrte, et de jeunes cyprès.

« Les dieux aiment les fleurs qui parent la victime;
Couronne-toi de fleurs une dernière fois,

Lyre! au suprême instant que ta voix se ranime. »
Et la Lyre en ces mots fit entendre sa voix :

« Toi que j'ai consolé, songes-y bien, dit-elle,
« Les Dieux, les justes Dieux punissent les ingrats.
« L'amour vit peu d'instants, la gloire est immortelle :
« Quelque jour, mais en vain, tu me regretteras.

« A tes doigts répondaient mes cordes poétiques ;
« Je m'éveillais pour toi dans le calme des nuits :
« J'aurais fait plus encor ; sous les cyprès antiques,
« L'Élégie en tes vers eût pleuré ses ennuis.

« Vers les bords du Mélès, pour toi du Méonide
« J'eusse été recueillir quelque chant commencé,
« Ou chercher à Céos du touchant Simonide
« Les nobles vers, perdus dans la nuit du passé.

« J'ouvrirais à tes pas la grotte accoutumée
« Où rêvait Théocrite, où ses chants tous les soirs
« Retentissaient, plus purs que l'huile parfumée
« Dont l'or, dans Sicyone, inonde les pressoirs.

« Un jour je sommeillais dans les bois d'Aonie :
« La muse me toucha d'un magique rameau,
« Et d'un mode inconnu m'enseigna l'harmonie ;
« Mais j'emporte avec moi ses secrets au tombeau. »

Elle a cessé. Les feux, qu'allume le zéphyre,
A travers les parfums emportent ces adieux ;
Et toutefois, dit-on, des cendres de la Lyre
S'exhala jusqu'au soir un son mélodieux.

FIN DU SECOND LIVRE.

CHANTS ÉLÉGIAQUES.

CHANTS ÉLÉGIAQUES.

LIVRE TROISIÈME.

LA SULAMITE.

« O vierges de Sion ! ô mes douces compagnes !
Ne l'avez-vous pas vu descendre des montagnes,
Brillant comme un rayon de l'astre du matin ?
Dites-moi sur quel bord, vers quel sommet lointain
Ses chameaux vont paissant une herbe parfumée ?
Sont-ils sous les palmiers de la verte Idumée,
Ou sous le frais abri des rochers de Sanir ?
Mais, hélas ! si long-temps qui peut le retenir ?

Délices de mes jours! loin de toi mon image
A-t-elle fui, pareille au mobile nuage?
Ai-je cessé déja d'être belle à tes yeux?
O! reviens : j'ai cueilli des fruits délicieux;
Tout est pour toi. Reviens; que ton bras me soutienne;
Que ma main tendrement frémisse dans la tienne.
Versez des fleurs : je veux jusques à son retour
Reposer sur des fleurs, car je languis d'amour.
Non, non, n'espérez pas que long-temps je sommeille;
Pour moi plus de repos : je dors, et mon cœur veille.
Mon œil appesanti, lentement soulevé,
A cherché mon amant et ne l'a point trouvé. »
Elle dit, et s'endort. Vers la plaine odorante,
Non moins prompt que le daim cherchant la biche errante,
Voilà que, l'œil ardent, accourt le bien-aimé!
Son sourire est céleste et son souffle embaumé.

LE BIEN-AIMÉ.

« Jeunes vierges! au nom de la biche légère,

Laissez-la reposer sur la molle fougère.
Ne la réveillez pas! sans doute en ce moment
Un songe heureux lui peint le retour de l'amant:
Son front rougit, son sein palpite... elle s'éveille.
Épouse de mon cœur! de ta bouche vermeille
Ma bouche a quelque temps respiré la fraîcheur:
Que ton haleine est douce, épouse de mon cœur!
Au voyageur, errant depuis l'aube naissante,
Moins douce est d'Engaddi la grappe jaunissante.
Ton corps souple est rival du jeune et beau palmier;
Tes yeux voluptueux sont les yeux du ramier,
Et l'émail de tes dents est plus blanc que la laine
De l'agneau qu'a baigné la limpide fontaine. »

LA SULAMITE.

« O plaisir ineffable! ô pur ravissement!
Que la voix de l'époux retentit doucement!
Que sa parole aimable a d'empire et de charmes!
Arrêtez-vous, mes pleurs! Fuyez, sombres alarmes!

Fuyez, épargnez-moi, souffle des aquilons!
Je suis la fleur des champs et le lis des vallons. »

LE BIEN-AIMÉ.

« Des autans orageux ne crains plus la furie,
Mon amante, ma sœur, ma colombe chérie!
Tes regards et ta voix enivrent ton époux;
Car ta voix est sonore et tes regards sont doux. »

LA SULAMITE.

« Mon amant est pour moi l'ormeau de la colline. »

LE BIEN-AIMÉ.

« Mon amante a l'éclat de la cité divine.
Comme un cèdre au-dessus de l'aride buisson,
Tu brilles au milieu des filles de Sion. »

LA SULAMITE.

« Comme l'humble arbrisseau rentre dans la bruyère
Quand le pin jusqu'aux cieux lève sa tête altière,
Les enfants d'Israël s'abaissent devant toi.
Tes rameaux caressants se sont penchés vers moi;

J'ai dormi sous ton ombre, et ma lèvre amoureuse
A goûté de tes fruits la fraîcheur savoureuse.
Revenez, chants d'amour! mes lugubres concerts
N'iront plus désormais attrister nos déserts.
O vierges de Sion! ô mes douces compagnes!
J'ai vu le bien-aimé descendre des montagnes. »



DAVID,

PLEURANT SAÜL ET JONATHAS.

Campagnes d'Israël! terre délicieuse,
Des regards du Seigneur si long-temps orgueilleuse!
Attristez-vous, pleurez Saül et Jonathas.
Gelboé! couvre-toi des ombres du trépas.
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées!
De Saül, de son fils garde le souvenir,
Et raconte leur chute aux siècles à venir.

Harpe fidèle, ô toi dont les sons prophétiques
Tempéraient de Saül les accès frénétiques,

Rappelle-moi ce jour de trouble et de douleur
Où l'altier Philistin trompa notre valeur;
Où, dérobée aux vœux de la sainte vallée,
Du dieu des nations l'arche fut exilée;
Jour fatal, où Saül, en son farouche ennui,
Vit l'esprit du Très-Haut se retirer de lui.

Il alla consulter l'horrible Pythonisse.
Évoqué du tombeau par un noir maléfice,
Samuel apparut, et de la même voix
Qui sur leur trône assis faisait pâlir les rois :
« Tremble, tremble, ô Saül! ton dernier jour se lève;
Le glaive doit frapper qui régna par le glaive.
Dieu s'indigne du meurtre et de la trahison :
Malheur à toi! malheur à toute ta maison! »

Tandis qu'épouvanté de la voix du prophète,
A l'exil, à la mort il dévouait ma tête,

16.

Ce dieu qui sur le Nil, de son bras paternel,
Protégea le berceau du fils de Jocabel,
Ce dieu qui, m'inspirant une audace intrépide,
Fit tomber Goliath sous ma fronde rapide,
Daignait me réserver pour ses vastes desseins,
Et détournait de moi le fer des assassins.

Mais Saül, même injuste, était encor mon père.
Souvent avec sa fille, épouse aimable et chère,
J'allais me prosterner au tombeau de Rachel.
Le chêne du Thabor et les monts de Bethel
M'entendirent souvent, durant la nuit entière,
Élever jusqu'aux cieux ma fervente prière;
Hélas! et le soleil au milieu de son cours
Me retrouvait encore, et je priais toujours.

Cependant je partis, et, d'une marche lente,
Traversai de Pharan l'immensité brûlante,

Ephraïm et Silo, Séir et Bethzamé.
Tantôt pâle, abattu, par la soif consumé,
Je me traînais, la nuit, sur des sables stériles,
Aux tigres du désert disputant leurs asiles;
Tantôt, assis au bord des torrents irrités,
Je comparais ma vie à leurs flots agités.

Oh! que n'ai-je perdu la lumière céleste,
Avant que Jonathas, percé du coup funeste,
Tombât comme la palme atteinte dans sa fleur!
Jonathas, seul ami qui fut selon mon cœur!
Des vierges d'Israël ta mort flétrit les charmes;
La maison de Saül est la maison des larmes;
Et moi, comme Rachel, traînant au loin mes pas,
J'ai dit: ils ne sont plus, ne me consolez pas.

Peuple, cher à mon cœur, qu'un long regret consume,
De vos honneurs cruels épargnez l'amertume:

Il est d'autres devoirs : que dans tout Israël
Par des gémissements, par un deuil solennel,
La désolation soit neuf jours signalée,
Et durant ces neuf jours l'arche sainte voilée.
Vos princes ont vécu ; venez, et, l'œil en pleurs,
A leur tombe récente apportons nos douleurs.

De ta couronne auguste Israël me décore,
O Saül ! de ton sang elle est fumante encore.
A ton fils étaient dus ce sceptre et ce bandeau ;
Mais il n'est plus de rois dans la nuit du tombeau.
Héritage fatal ! douloureux diadême
Qu'autrefois dans Rama Dieu me légua lui-même !
Fallait-il que David te payât d'un tel prix ?...
Que n'habité-je encor la terre des proscrits !

Campagnes d'Israël ! terre délicieuse,
Des regards du Seigneur si long-temps orgueilleuse !

Attristez-vous, pleurez Saül et Jonathas.
Gelboé! couvre-toi des ombres du trépas.
Puisse pour toi le ciel, avare de rosées,
Ne rafraîchir jamais tes cimes embrasées!
De Saül, de son fils, garde le souvenir,
Et raconte leur chute aux siècles à venir.



L'ARABE

AU TOMBEAU DE SON COURSIER.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

O voyageur! partage ma tristesse;
Mêle tes cris à mes cris superflus.
Il est tombé le roi de la vitesse!
L'air des combats ne le réveille plus.
Il est tombé dans l'éclat de sa course:
Le trait fatal a tremblé sur son flanc;
Et les flots noirs de son généreux sang
Ont altéré le cristal de la source.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Du meurtrier j'ai puni l'insolence;
Sa tête horrible aussitôt a roulé:
J'ai de son sang abreuvé cette lance,
Et sous mes pieds je l'ai long-temps foulé.
Puis, contemplant mon coursier sans haleine,
Morne et pensif, je l'appelai trois fois;
En vain, hélas!... il fut sourd à ma voix;
Et j'élevai sa tombe dans la plaine.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Depuis ce jour, tourment de ma mémoire,
Nul doux soleil sur ma tête n'a lui:
Mort au plaisir, insensible à la gloire,

Dans le désert je traîne un long ennui.
Cette Arabie, autrefois tant aimée,
N'est plus pour moi qu'un immense tombeau;
On me voit fuir le sentier du chameau,
L'arbre d'encens et la plaine embaumée.

Ce noble ami, plus léger que les vents,
Il dort couché sous les sables mouvants.

Quand du midi le rayon nous dévore,
Il me guidait vers l'arbre hospitalier;
A mes côtés il combattait le More,
Et sa poitrine était mon bouclier.
De mes travaux compagnon intrépide!
Fier, et debout dès le réveil du jour,
Au rendez-vous et de guerre et d'amour
Tu m'emportais comme l'éclair rapide.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvants.

Tu vis souvent cette jeune Azéide,
Trésor d'amour, miracle de beauté;
Tu fus vanté de sa bouche perfide;
Ton cou nerveux de sa main fut flatté.
Moins douce était la timide gazelle;
Des verts palmiers elle avait la fraîcheur...
Un beau Persan me déroba son cœur;
Elle partit!... tu me restas fidèle.

Mais, noble ami, plus léger que les vents,
Tu dors couché sous les sables mouvants.

LE MANCENILLIER*.

« Qu'il serait doux le baiser de ta bouche,
O Zarina!... Je t'aime, et je suis roi. »
Ainsi parlait le chef au cœur farouche
A Zarina qui pâlissait d'effroi.

« — Fier Nélusko! Zarina te révère;
Mais Zéphaldi lui seul est tout pour moi. »

---

* Le Mancenillier, arbre des Antilles, faisait, dit-on, passer du sommeil à la mort quiconque reposait sous son ombrage. On ajoute, je ne sais sur quel témoignage, que ce genre de mort était précédé de sensations délicieuses.

Jetant sur elle un regard de colère,
Il répéta : « Je t'aime, et je suis roi. »

Puis affectant un visage tranquille :
« O Zarina ! ce soir je t'attendrai
Dans le bocage, au couchant de notre île. »
Et Zarina répondit : « J'y serai. »

Il s'éloigna. L'insulaire tremblante
Alla s'asseoir sous le mancenillier,
Et commença, d'une voix faible et lente,
Ce chant lugubre, et qui fut le dernier :

« Viens, Nélusko ! La feuille balancée
« Frémit au loin sous les vents en courroux.
« Ta nuit d'amour sera triste et glacée,
« Et mon sommeil sera paisible et doux.

« O charme pur! ô voluptés nouvelles!
« Esprit de l'air, est-ce toi que j'entends?
« Viens-tu déja m'emporter sur tes ailes
« Vers les bosquets de l'éternel printemps?

« Je t'ai gardé le baisér de ma bouche,
« Mon jeune ami! viens te rejoindre à moi
« Dans ce séjour où le maître farouche
« Ne dira plus : Je t'aime, et je suis roi. »

Elle disait. Déja sur sa paupière
Le long sommeil descendait lentement;
Lorsqu'à grands pas, traversant la bruyère,
Soudain parut Zéphaldi son amant.

Il la cherchait. O terreur! sous l'ombrage
A peine il vit sa belle Zarina,

Qu'il reconnut le funeste feuillage,
Et que d'horreur tout son cœur frissonna.

Il la saisit sous l'arbre solitaire,
Et dans ses bras l'emportant plein d'effroi :
« O Zarina ! parle, qu'allais-tu faire ?
— Me dérober aux poursuites d'un roi. »

Le lendemain la pierre accoutumée
Avait reçu leur serment nuptial ;
Et l'humble toit de la hutte enfumée
Faisait envie au pavillon royal.

A leur passage en tumulte on s'élance ;
Et Zéphaldi répétait en chemin :
« J'ai la zagaie, et la flèche et la lance,
Et tout rival périra de ma main. »

Le roi présent dévore la menace;
Son ame altière est contrainte à fléchir:
Tel un torrent frémit, écume et passe
Au pied d'un mont qu'il ne saurait franchir.



LE PHÉNIX.

Sous les pas du chameau les sables de Lybie
En poudreux tourbillons s'élèvent jusqu'au ciel:
Les peuples sont venus; car l'oiseau d'Arabie
S'élance, après dix jours, du tombeau paternel.
Avant que le Soleil, vaste flambeau du monde,
Atteigne, plus ardent, son zénith enflammé,
Le beau Phénix, éclos de la cendre féconde,
Ira porter son père au bûcher parfumé.
Le temple du Soleil découvre son portique;
Et l'Arabe en ces mots commence le cantique:

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents;
Phénix, amour du ciel, porte lui notre encens.

« Apparais, noble oiseau, père et fils de toi-même !
Montre-nous de ton front l'étoilé diadême,
Ton cou doré, ton bec d'émeraude et d'azur,
Ton aile où, diaprant l'albâtre le plus pur,
Le brillant incarnat nuance ton plumage,
De la pourpre d'Anir éblouissante image.
Que le rapide éclair s'échappe de tes yeux ;
Qu'il brille ce regard, qui, des champs du tonnerre,
Traverse en un instant l'immensité des lieux,
Et voit ramper l'insecte aux bornes de la terre.

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents :
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« De tes ans merveilleux l'étonnant témoignage
Par la voix des vieillards fut transmis d'âge en âge
Cinq fois l'astre pompeux qui dispense le jour
De ta centième année éclaire le retour :

Beau Phénix ! ah ! dis-nous quel jour te vit éclore.
Es-tu né d'un rayon de la vermeille Aurore ?
Des dieux le souffle pur a-t-il, du haut des airs,
Semé ton germe heureux au sein de nos déserts ?
Ou, quand régnaient au loin les ténèbres profondes,
Reposais-tu déja dans le berceau des mondes ?

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents.
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Depuis l'heure où ton vol tranquille et solitaire
Se balance au milieu des globes éclatants,
Oh ! combien de mortels ont passé sur la terre,
Nomades engloutis dans les déserts du temps !
Las d'errer sans espoir, caravane oubliée,
En des sables mouvants sans ruisseaux et sans fleurs
Ils ont enfin trouvé le terme des douleurs,
Et leur tente d'un jour pour jamais s'est pliée.

« Phénix, amour du ciel, écoute nos accents;
Phénix, amour du ciel, porte-lui notre encens.

« Recommande au soleil les trésors de nos plaines:
Qu'il mûrisse la datte et ses sucs nourriciers,
Des troupeaux de Cédar épaississe les laines,
Donne aux chameaux la force et l'audace aux coursiers,
Et détourne des vents les mortelles haleines;
Qu'à l'approche du soir il dirige vers nous
Le voyageur errant aux plages étrangères;
Qu'il colore au matin de ses feux les plus doux
Le berceau de nos fils, la tombe de nos pères!

LA GAZELLE.

Du beau chasseur amante désolée,
Zora plaintive, aux rivages persans,
Errait un soir, et ses tristes accents
Retentissaient du mont à la vallée.
Sous les rameaux d'un cèdre verdoyant,
Elle aperçoit la Gazelle tremblante
Qui se débat sur la terre sanglante,
Et lève encor ses yeux vers l'Orient.

Zora soupire : « Hélas! hélas! dit-elle,
Toutes les deux aurions-nous même sort?
Du beau chasseur le trait donne la mort,
Et comme moi, tu meurs, blanche Gazelle!

Un jour, timide et le front suppliant,
Il vint, et dit : « Zora, ma bien-aimée,
Tes yeux sont doux ; ton haleine embaumée
A la fraîcheur des brises d'Orient. »

Je l'écoutai : mon ame toute entière
S'abandonnait à ses trompeurs accents.
Je le suivis sous l'arbre de l'encens,
Et je sentis se fermer ma paupière.
Le lendemain, le cruel m'oubliant
Portait ailleurs ses promesses volages ;
Le jour d'après il déserta nos plages,
Et pour l'Europe il quitta l'Orient.

J'adoucirai le mal qui te dévore,
Jeune Gazelle ! Aux plaines d'Ispahan
Les végétaux, richesse du Persan,
Pour te guérir s'empresseront d'éclore.

Viens avec moi dans le vallon riant;
Viens avec moi, tu seras ma compagne;
Et, chaque jour, pour toi sur la montagne
J'irai cueillir le baume d'Orient.

Quand toutefois l'inflexible Arimane
Aura marqué le dernier de mes jours,
Se racontant mes funestes amours,
On me plaindra dans la tribu persane.
Sous les rameaux d'un cèdre verdoyant
J'irai mourir; et toi, blanche Gazelle,
Tu dormiras jusqu'à l'aube nouvelle
Sur mon tombeau placé vers l'Orient.



LE TOMBEAU
DU POÈTE PERSAN.

« Ta voix, Zaïde, est celle du Zéphyre;
D'un charme pur elle enivre mes sens:
Mais apprends-moi quelle savante lyre
De ces beaux vers enfanta les accents.
Oh non, jamais roses de poésie,
Trésors charmants de grace et de fraîcheur,
De tels parfums n'embaumèrent l'Asie;
Ton baiser même aurait moins de douceur.

— De Bénamar cet hymne fut l'ouvrage,
Noble sultan! Chantre de la valeur,

Il fit briller la consolante image
Du jour sans fin dans un monde meilleur.
Ses chants perdus furent sans récompense :
Il s'en alla vers les sables d'Iran
Avec sa fille, étoile d'innocence,
Toucher la lyre au bruit de l'ouragan.

— Fidèle émir ! prends ma noire cavale ;
Ses pieds légers sont l'aile de l'oiseau.
Vole au désert, plus prompt que la rafale ;
A Bénamar va porter cet anneau.
Oui, j'en atteste et la nuit et ses voiles :
De mes bienfaits je prétends le combler ;
Du firmament les nombreuses étoiles
A ses trésors ne pourront s'égaler.

Que sur tes pas sa fille consolée
Vienne avec lui former d'heureux concerts !

Loin des regards cette palme isolée
A trop long-temps fleuri pour les déserts. »
L'émir, pressant la cavale légère,
Part comme un trait qui s'élance et qui fuit;
Et sur sa route une jeune étrangère,
Pâle et charmante, apparut vers la nuit.

« O voyageur qui, seul et sans retraite,
Cours, égaré dans les sables d'Iran!
Que cherches-tu? — Je cherche le poète,
Ce Bénamar, la gloire du sultan.
— O voyageur! Bénamar fut mon père;
Il a cessé de vivre et de souffrir:
Ces hauts cyprès ombragent sa poussière,
Et près de lui j'achève de mourir.

— Fleur de beauté! que ton éclat renaisse;
Viens, sors enfin de ton obscurité;

Viens, et pour toi que rayonne sans cesse
L'astre éclatant de la prospérité!
—Tu vois la tombe où veille ma tristesse:
Tel est mon cœur : il ne peut se rouvrir.
Mon père est mort; seul il fut ma richesse :
Pauvre il vécut, pauvre je veux mourir. »

Et, défaillante, elle embrasse en silence
Le sol funèbre, objet de tous ses vœux;
Et du cyprès que la brise balance
L'ombre se mêle au noir de ses cheveux.
Sa voix mourante à son luth solitaire
Confie encore un chant délicieux;
Mais ce doux chant, commencé sur la terre,
Devait, hélas! s'achever dans les cieux.



LA COLOMBE.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Tes yeux se sont fermés à la clarté du jour,
Ta douce vie, hélas! pour moi s'est exhalée.
Quittant mon jeune ami, du fond de sa vallée
Tu venais m'apporter des nouvelles d'amour.
Le chasseur te perça de la flèche mortelle;
Je te vis sur mon sein tomber en palpitant;
Et, m'offrant le billet teint du sang de ton aile,
Tu voulus me servir jusqu'au dernier instant.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Non, je ne verrai plus les flots du lac d'azur
Se rider effleurés de tes ailes rapides;
Je ne te verrai plus, près des saules humides,
Lisser ton blanc plumage aux rayons d'un jour pur.
En vain tu dérobais à l'épine sauvage
La laine, sous ton bec arrondie en berceau,
Tu ne seras point mère; et l'imparfait ouvrage
Tombera, dispersé, dans le cours du ruisseau.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

Cependant que dirai-je au ramier, ton ami,
Quand ce soir il viendra chercher sa bien aimée?...
Qu'entends-je? un vol agile a froissé la ramée,
Et la feuille mouvante a mollement frémi.
C'est lui! Déja son chant est le chant du veuvage.
Fuis, beau ramier! J'ai vu le chasseur inhumain,

Fuis! échappe à ses traits dans l'ombre du nuage:
Ta Colombe est absente, et reviendra demain.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

L'infortuné! demain il saura son malheur.
Deux jours, n'attendant plus, mais appelant encore,
Il redira sa plainte; et, la troisième aurore,
Laissant tomber son aile, il mourra de douleur.
Alors je te rendrai ta compagne fidèle,
Beau ramier! Ce tombeau se rouvrira pour toi.
Réunis à jamais, tu dormiras près d'elle,
Comme un jour mon ami dormira près de moi.

Colombe des amours, Colombe messagère,
Repose mollement sous la mousse légère.

LE PAUVRE NÈGRE.

Ravi naguère aux côtes de Guinée,
Le pauvre Nègre, accablé de ses maux,
Pleurait un jour sa triste destinée,
Et de soupirs accompagnait ces mots :
« Qu'ai-je donc fait au dieu de la nature,
Pour qu'il m'impose esclavage et douleur ?
Ne suis-je pas aussi sa créature ?
Est-ce forfait que ma noire couleur ?

« Comme le blanc, dont la rigueur m'oppresse,
N'étais-je pas formé pour le bonheur ?
J'aimais Nelzi ; seule, elle eut ma tendresse,

Et son regard faisait battre mon cœur.
Heureux époux, j'allais devenir père.
O cher enfant, gage de notre amour,
Respires-tu pour consoler ta mère ?
As-tu péri sans connaître le jour ?

« Je ne pourrai te bercer dans ta couche,
Enfant aimé, que n'ont point vu mes yeux !
Ni te sourire, en pressant sur ta bouche
De l'oranger les fruits délicieux ;
Ni t'enseigner, dès ta robuste enfance,
L'art d'assoupir un serpent venimeux,
Ou de surprendre un lion sans défense,
Ou de plonger sous les flots écumeux !

« Oh ! jamais plus je ne verrai l'ombrage
Des bananiers que je plantais pour toi ;
Ni l'antre sombre où, par un jour d'orage,

O ma Nelzi ! je te dis : « Sois à moi ! »
Ni ma cabane, à mon cœur toujours chère,
Qu'en ses vieux ans mon père me transmit ;
Ni le ruisseau de la roche où ma mère
Du grand sommeil dans mes bras s'endormit !

« Un soir (c'était à cette même source)
Je reposais sous le vert citronnier :
Les blancs cruels revinrent de leur course ;
A mon réveil, j'étais leur prisonnier.
Je résistais : l'un d'eux fit sur ma tête
Tomber les coups de la verge de fer.
Désespéré, j'invoquai la tempête ;
Et je pleurais en regardant la mer. »

Comme il chantait sa chanson d'esclavage,
Le négrier * sur ces bords descendit

---

* Vaisseau destiné à la traite des Nègres.

Un habitant de son lointain rivage.
Zabbi l'appelle, et, l'embrassant, lui dit :
« De ma Nelzi, frère, quelle nouvelle ? »
L'autre se tait, mais il montre les cieux.
« Je t'entends : morte. Et l'enfant ? — mort comme elle.
— Bien. » Et la joie éclata dans ses yeux.

Deux jours entiers, jetant sa nourriture,
Il haleta sous un ciel embrasé ;
Et, du matin jusqu'à la nuit obscure,
De ses sueurs le sol fut arrosé.
Vers le retour de la troisième aurore,
La verge en main, le maître reparut :
« Lève toi ! — Non ; je puis dormir encore ;
Je deviens libre. » Et sur l'heure il mourut.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER LIVRE.

NOTES.

NOTES.

LA CHUTE DES FEUILLES.

PAGE 79.

Et le pâtre de la vallée
Troubla seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

Quoique plusieurs personnes aient paru préférer cette version, je me suis reproché, en l'examinant, de n'avoir amené qu'un simple pâtre au tombeau de l'infortuné jeune homme, qui, près de sa dernière heure, songeait d'avance *au deuil de sa mère.*

DEUXIÈME VERSION.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Et sur la branche solitaire

Le rossignol était sans voix.
Mourant à la fleur de son âge,
Un jeune habitant du vallon
Parcourait un jour le bocage
Où sifflait le triste aquilon :
« Doux bocage ! adieu... je succombe.
Tu m'avertis de mon destin ;
De ma mort la feuille qui tombe
Est le présage trop certain.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu l'as dit : « Les feuilles des bois
« A ses yeux jauniront encore ;
« Et c'est pour la dernière fois.
« Rien de sa languissante vie
« Ne peut ranimer le flambeau ;
« Sa jeunesse sera flétrie
« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant le pampre du côteau. »
Et je meurs ! de sa froide haleine
Le vent funeste m'a touché ;
Mon printemps commençait à peine,
Et mon hiver s'est approché.

Tombez, tombez, feuilles légères,
Et pour la plus tendre des mères
Couvrez quelque temps ce chemin;
Qu'elle ne puisse reconnaître
Le funèbre asile où peut-être
Son fils reposera demain.
Mais si, d'un long crêpe voilée,
Mon amante dans la vallée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveillez par un faible bruit
Mon ombre un instant consolée. »
Et le lendemain, vers la nuit,
Son ame s'était exhalée.
Sa mère (peu de temps, hélas!)
Vint tous les soirs dans la vallée
Visiter la tombe isolée;
Et son amante ne vint pas *.

* L'auteur affectionnait beaucoup cette version, et il avait même dit dans une note, que ce dernier vers renfermait tout ce qu'il y avait de plus élégiaque dans toute la pièce; mais, d'après l'avis d'un critique très-éclairé, il retoucha cette élégie, et la publia dans une édition nouvelle avec les changements que porte la troisième version.

DERNIÈRE VERSION.

De la dépouille de nos bois
L'automne avait jonché la terre;
Et sur la branche solitaire
Le rossignol était sans voix.
Triste, et mourant à son aurore,
Un jeune malade, à pas lents,
Parcourait une fois encore
Le bois cher à ses premiers ans.
« Bois que j'aime! adieu.... je succombe.
Ton deuil m'avertit de mon sort;
Et dans chaque feuille qui tombe
Je vois un présage de mort.
Fatal oracle d'Épidaure,
Tu m'as dit: « Les feuilles des bois
« A tes yeux jauniront encore;
« Mais c'est pour la dernière fois.
« L'éternel cyprès se balance;
« Déja sur sa tête en silence
« Il incline ses longs rameaux:
« Ta jeunesse sera flétrie

« Avant l'herbe de la prairie,
« Avant le pampre des côteaux. »
Et je meurs! de leur froide haleine
M'ont touché les sombres autans,
Et j'ai vu, comme une ombre vaine,
S'évanouir mon beau printemps.
Tombe, tombe, feuille éphémère :
Couvre hélas! ce triste chemin,
Cache au désespoir de ma mère
La place où je serai demain.
Mais si mon amante voilée
Au détour de la sombre allée
Venait pleurer quand le jour fuit,
Éveille par un faible bruit
Mon ombre un instant consolée. »

Il dit, s'éloigne... et, sans retour,
La dernière feuille qui tombe
A signalé son dernier jour.
Sous le chêne on creusa sa tombe.
Sa mère peu de temps, hélas!
Visita la pierre isolée,

Mais son amante ne vint pas;
Et le pâtre de la vallée
Trouble seul du bruit de ses pas
Le silence du mausolée.

LE BOIS DÉTRUIT.

Page 96.

Ronsard a composé, sur ce même sujet, une pièce où l'on trouve du nombre, de l'élévation, d'heureuses formes poétiques, et enfin les traces d'un véritable talent, égaré par système dans une fausse route.

Cherche de l'œil l'asile accoutumé,
Ne le voit plus, se tait, soupire, et passe.

Rien ne convient mieux à l'Élégie que le souvenir de ce qui n'est plus. C'est ainsi que la méditation se plaît au milieu des ruines. Nous devons à ce sentiment si naturel et si profond, deux poëmes

élégiaques, modèles en notre langue : *la Journée des Morts* et *la Chartreuse de Paris*, par M. de Fontanes.

COMBAT D'HOMÈRE ET D'HÉSIODE

PAGE 125.

Varron, Plutarque, Philostrate, Érasme et quelques autres, prétendent qu'Homère et Hésiode furent contemporains. Leur combat dans la Calcide est d'invention moderne ; mais l'idée en est heureuse et poétique. Cette pièce, interprétée par Barnès, est postérieure à l'empire d'Adrien, puisqu'il y est fait mention de l'oracle rendu à cet empereur.

Du laurier d'Hippocrène une branche sacrée
S'agite dans la main du poète d'Ascrée ;
En ces mots il commence ; et ses nobles chansons
De la lyre jamais n'empruntèrent les sons.

Dans un de ses poèmes (*la Théogonie*) Hésiode se représente ainsi, chantant ses vers, une branche de laurier a la main. Il dit, en parlant des Muses:

Καί μοι σκῆπτρον ἔδον, δάφνης ἐριθηλέος ὄζον,
Δρέψασθαι, θειητόν.

ΘΕΟΓΟΝΙΑ, *vers* 30.

PAGE 127.

Sur le mont des Neuf Sœurs, je portais la houlette;
Elles vinrent, un jour, au milieu des troupeaux,
Saluer le pasteur du doux nom de poète;
Je visitai leur temple, et portai leurs bandeaux.

Αἵ νύ ποθ' Ἡσίοδον καλὴν ἐδίδαξαν ἀοιδὴν
Ἄρνας ποιμαίνονθ' Ἑλικῶνος ὕπο ζαθέοιο.

ΘΕΟΓ. *vers* 22.

PAGE 128.

Jupiter ne meurt point: le sang de l'hécatombe
Jamais ne rougira le marbre de sa tombe;
Sur sa tombe jamais les coursiers indomptés
N'iront briser les chars dans la lice emportés.

Ces quatre vers sont imités du chant d'Homère dans sa lutte avec Hésiode.

PAGE 130.

Redoute cependant les fêtes d'Ariane,
Crains l'Amour, crains l'Eubée et ses flots ennemis!
Ta dernière heure est proche : invoqué par Diane,
Jupiter Néméen aux Parques t'a promis.

La prêtresse de Delphes avait adressé à Hésiode cette prédiction que je place ici dans la bouche d'Homère. Elle ne tarda pas à s'accomplir. Des jeunes gens, soupçonnant Hésiode d'avoir séduit leur sœur, le tuèrent sur les rivages de l'Eubée, consacrés autrefois à Jupiter Néméen. On célébrait alors la fête d'Ariane.

PAGE 131.

Ganictor né timide, etc.

Je me suis borné à un très-petit nombre d'imitations ; les autres circonstances m'appartiennent. J'ai

surtout cherché à conserver aux deux interlocuteurs le caractère de style qui les distingue. Il règne, dans le cours de leur dialogue, une philosophie mêlée de quelque tristesse ; car des chants consacrés à une fête funèbre devaient naturellement rentrer dans le domaine de l'Élégie.

DANAÉ.

Page 141.

Danaé était fille d'Acrisius, qui, effrayé par un oracle, l'exposa sur les flots avec le fils qu'elle avait eu de Jupiter. Un de nos plus savants philologues, M. Boissonnade, a traduit et commenté le court passage où Simonide exprime les angoisses de cette malheureuse mère. Les nouvelles leçons qu'il adopte sont parfaitement conformes à l'esprit du texte, et sa traduction se distingue par une douce et élégante simplicité.

HOMÈRE MENDIANT.

PAGE 145.

Le jeune et malheureux André Chénier, ravi avant le temps à l'espoir des Muses, et qui, né sous le beau ciel de la Grèce, paraît souvent dans sa poésie, en avoir ressenti l'influence, a fait un petit poëme intitulé *l'Aveugle*, dans lequel il a peint Homère jeté par des marchands sur le rivage de Sicos. Le chantre de l'*Odyssée* demande encore l'hospitalité; mais elle ne lui est point refusée, car il ne frappe point à la porte d'un palais.

Le lecteur ne sera pas fâché de trouver ici quelques fragments de cette pièce, d'autant plus précieuse qu'elle est inédite *.

« DIEU, dont l'arc est d'argent, dieu de Claros, écoute,
« O Sminthée-Apollon, je périrai sans doute,

* Ces fragments étaient inédits alors : depuis, la pièce dont ils font partie a été publiée dans le recueil des poésies d'André Chénier, imprimé chez MM. Baudouin. (*Note de l'éditeur.*)

« Si tu ne sers de guide à cet aveugle errant. »

C'est ainsi qu'achevait l'aveugle en soupirant,
Et près des bois marchait, faible, et sur une pierre
S'asseyait. Trois pasteurs, enfants de cette terre,
Le suivaient, accourus aux abois turbulents
Des Molosses, gardiens de leurs troupeaux bêlants.

. . . .

Mais il entend leurs pas, prête l'oreille, espère,
Se trouble, et tend déja les mains à la prière.
« Ne crains point, disent-ils, malheureux étranger;
« (Si plutôt sous un corps terrestre et passager
« Tu n'es point quelque dieu protecteur de la Grèce,
« Taut une grace auguste ennoblit ta vieillesse!)
« Si tu n'es qu'un mortel, vieillard infortuné,
« Les humains, près de qui les flots t'ont amené,
« Aux mortels malheureux n'apportent point d'injures.
« Les destins n'ont jamais de faveurs qui soient pures.
« Ta voix noble et touchante est un bienfait de dieux;
« Mais aux clartés du jour ils ont fermé tes yeux.

« — Enfants, car votre voix est enfantine et tendre,

« Vos discours sont prudents, plus qu'on n'eût dû l'attendre;
« Mais, toujours soupçonneux, l'indigent étranger
« Croit qu'on rit de ses maux et qu'on veut l'outrager.
« Ne me comparez point à la troupe immortelle :
« Ces rides, ces cheveux, cette nuit éternelle,
« Voyez, est-ce le front d'un habitant des cieux?
« Je ne suis qu'un mortel, un des plus malheureux!
« Si vous en savez un pauvre, errant, misérable,
« C'est à celui-là seul que je suis comparable;
« Et pourtant je n'ai point, comme fit Thomyris,
« Des chansons à Phœbus voulu ravir le prix;
« Ni, livré comme OEdipe à la noire Euménide,
« Je n'ai puni sur moi l'inceste parricide;
« Mais les dieux tout-puissants gardaient à mon déclin
« Les ténèbres, l'exil, l'indigence et la faim.

« — Prends; et puisse bientôt changer ta destinée!
« Disent-ils. » Et tirant, ce que, pour leur journée,
Tient la peau d'une chèvre aux crins noirs et luisants,
Ils versent à l'envi, sur ses genoux pesants,
Le pain de pur froment, les olives huileuses,
Le fromage et l'amande, et les figues mielleuses;

Et du pain à son chien, entre ses pieds gisan
Tout hors d'haleine encore, humide et languissant,
Qui, malgré les rameurs, se lançant à la nage,
L'avait loin du vaisseau rejoint sur le rivage.

« — Le sort, dit le vieillard, n'est pas toujours de fer.
« Je vous salue, enfants venus de Jupiter.
« Heureux sont les parents qui tels vous firent naître!
« Mais venez, que mes mains cherchent à vous connaître;
« Je crois avoir des yeux. Vous êtes beaux tous trois.
« Vos visages sont doux, car douce est votre voix.
« Qu'aimable est la vertu que la grace environne!
« Croissez, comme j'ai vu ce palmier de Latone,
« Alors qu'ayant des yeux je traversai les flots;
« Car jadis, abordant à la sainte Délos,
« Je vis, près d'Apollon, à son autel de pierre,
« Un palmier, don du ciel, merveille de la terre.
« Vous croîtrez, comme lui, grands, féconds, révérés,
« Puisque les malheureux sont par vous honorés.
« Le plus âgé de vous aura vu treize années:
« A peine, mes enfants, vos mères étaient nées,
« Que j'étais presque vieux. Assieds-toi près de moi,

« Toi, le plus grand de tous, je me confie à toi.
« Prends soin du vieil aveugle. — O sage magnanime!
« Comment, et d'où viens-tu? car l'onde *maritime*
« Mugit de toute part sur nos bords orageux.

« — Des marchands de Cymé m'avaient pris avec eux.
« J'allais voir, m'éloignant des rives de Carie,
« Si la Grèce pour moi n'aurait point de patrie,
« Et des dieux moins jaloux, et de moins tristes jours;
« Car jusques à la mort nous espérons toujours;
« Mais pauvre, et n'ayant rien pour payer mon passage,
« Ils m'ont, je ne sais où, jeté sur le rivage.

« — Harmonieux vieillard, tu n'as donc point chanté?
« Quelques sons de ta voix auraient tout acheté.

« — Enfants, du rossignol la voix pure et légère
« N'a jamais apaisé le vautour sanguinaire,
« Et les riches grossiers, avares, insolents,
« N'ont pas une ame ouverte à sentir les talents.
« Guidé par ce bâton, sur l'arène glissante,
« Seul, en silence, au bord de l'onde mugissante,

« J'allais ; et j'écoutais le bêlement lointain
« De troupeaux agitant leurs sonnettes d'airain.
« Puis j'ai pris cette lyre, et les cordes mobiles
« Ont encor résonné sous mes vieux doigts débiles.
« Je voulais des grands dieux implorer la bonté,
« Et surtout Jupiter, dieu d'hospitalité,
« Lorsque d'énormes chiens, à la voix formidable,
« Sont venus m'assaillir ; et j'étais misérable,
« Si vous (car c'était vous), avant qu'ils m'eussent pris,
« N'eussiez armé pour moi les pierres et les cris.
« — Mon père, il est donc vrai : tout est devenu pire ?
« Car jadis, aux accents d'une éloquente lyre
« Les tigres et les loups, vaincus, humiliés,
« D'un chanteur comme toi vinrent baiser les pieds.

. . . .

« Viens, suis-nous à la ville ; elle est toute voisine,
« Et chérit les amis de la muse divine.
« Un siége aux clous d'argent te place à nos festins ;
« Et là les mets choisis, le miel et les bons vins,
« Sous la colonne où pend une lyre d'ivoire,
« Te feront de tes maux oublier la mémoire ;

« Et si, dans le chemin, Rhapsode ingénieux,
« Tu veux nous accorder tes chants dignes des cieux,
« Nous dirons qu'Apollon, pour charmer les oreilles,
« T'a lui-même dicté de si douces merveilles.

« —Oui, je le veux; marchons. Mais où m'entraînez-vous?
« Enfants du vieil aveugle, en quel lieu sommes-nous?
« — Sicos est l'île heureuse où nous vivons, mon père.

« — Salut, belle Sicos, deux fois hospitalière!
« Car sur ses bords heureux je suis déja venu,
« Amis, je la connais. Vos pères m'ont connu:
« Ils croissaient comme vous; mes yeux s'ouvraient encore
« Au soleil, au printemps, aux roses de l'aurore;
« J'étais jeune et vaillant. Aux danses des guerriers,
« A la course, aux combats, j'ai paru des premiers.
« J'ai vu Corinthe, Argos, et Crète et les cent villes,
« Et du fleuve Égyptus les rivages fertiles;
« Mais la terre et la mer, et l'âge et les malheurs,
« Ont épuisé ce corps fatigué de douleurs.
« La voix me reste. Ainsi la cigale innocente,
« Sur un arbuste assise, et se console et chante.

« Commençons par les dieux : Souverain Jupiter ;
« Soleil, qui vois, entends, connais tout; et toi mer,
« Fleuves, terre, et noirs dieux des vengeances trop lentes,
« Salut! Venez à moi de l'Olympe habitantes,
« Muses! vous savez tout, vous déesses; et nous
« Mortels ne savons rien qui ne vienne de vous. »

. . . .

Ainsi le grand vieillard, en images hardies,
Déployait le tissu des saintes mélodies.
Les trois enfants, émus à son auguste aspect,
Admiraient, d'un regard de joie et de respect,
De sa bouche abonder les paroles divines,
Comme en hiver la neige au sommet des collines.
Et partout accourus, dansant sur son chemin,
Hommes, femmes, enfants, les rameaux à la main,
Et vierges et guerriers, jeunes fleurs de la ville,
Chantaient: « Viens dans nos murs, viens habiter notre île;
« Viens, prophète éloquent, aveugle harmonieux,
« Convive du nectar, disciple aimé des Dieux;
« Des jeux, tous les cinq ans, rendront saint et prospère
Le jour où nous avons reçu le grand Homère. »

On a vu que mon plan diffère beaucoup de celui d'André Chénier ; j'ai fait entrer dans ma pièce plusieurs fragments d'hymnes qu'on attribue à Homère lui-même : elle forme, pour ainsi dire, la suite du combat d'Homère et d'Hésiode, placé en tête de ce livre. Le vieillard aveugle, victime d'une injustice, a quitté les rivages de la Calcide :

Un enfant de Samos guide ses pas débiles :
Et tous deux, sans regrets, quittant ces bords ingrats,
Vont chercher des amis qu'ils ne trouveront pas.

L'oracle contenu dans ce dernier vers est accompli. Homère arrive dans l'Éolide, accompagné de l'enfant de Samos. Il porte le rameau des suppliants, et implore en vain, aux portes du riche, le bienfait de l'hospitalité.

La fiction qui termine mon Élégie s'accorde avec le vague des traditions au sujet de ce grand poète, si long-temps privé d'un asile, et dont tant de cités se disputèrent le berceau et la tombe. Sa

dernière journée sur la terre devait être mystérieuse comme sa naissance. Il était d'ailleurs assez naturel de faire proclamer par Apollon l'immortalité d'Homère, et de confier aux harmonieuses Sirènes, filles du fleuve Achéloüs, le divin fils du fleuve Mélès.

LES ADIEUX D'HÉLÈNE.

PAGE 154.

O Pudeur ! où fuis-tu quand tu nous as quittées ?

Ce vers est imité de Sapho :

Παρθενία, παρθενία, ποῖ με λίπουσα οἴχῃ;

PAGE 154.

Péris, arbre sacré, qui fus l'arbre d'Hélène !

Dans l'*Épithalame d'Hélène,* composition pleine de grace et de suavité, Théocrite fait dire au platane :

Ἑλένας φυτόν εἰμι.

Coluthus, auteur d'un poëme grec sur l'enlèvement d'Hélène, a trouvé bon d'épargner à l'amant de cette princesse les frais de la séduction. La prevenante Hélène conjure Pâris de l'enlever et de la conduire à Troie ; il y consent de fort bonne grace. Cette inconvenance n'est rachetée qu'à-demi par les plaintes intéressantes d'Hermione redemandant sa mère :

Παῖδες, πῆ με λίπουσα....

Je ne sais toutefois s'il ne valait pas mieux laisser Hermione dans son berceau, que de la montrer déja grande et tenant des discours suivis. C'est vieillir gratuitement Hélène, qui n'en est pas plus raisonnable.

LA NÉRÉIDE.

PAGE 165.

Un poète allemand (Merthghen) a composé une idylle sur cette métamorphose d'une nymphe en

souci : je n'en ai rien imité ; mais, pour m'inspirer, j'ai relu l'*Élégie dans le goût ancien* sur la mort d'une jeune Tarentine, production remarquable d'André Chénier. Les vers suivants, tirés d'un autre de ses ouvrages, semblent, selon l'expression de M. de Châteaubriand, « être échappés à un « poète grec, tant ils sont pleins du goût de l'anti-« quité. »

Accours, jeune Chromis; je t'aime et je suis belle,
Blanche comme Diane et légère comme elle,
Comme elle grande et fière; et les bergers, le soir,
Lorsque, les yeux baissés, je passe sans les voir,
Doutent si je ne suis qu'une simple mortelle,
Et, me suivant des yeux, disent : « Comme elle est belle!
« Néère, ne va point te confier aux flots,
« De peur d'être déesse, et que les matelots
« N'invoquent, au milieu de la tourmente amère,
« La blanche Galatée et la blanche Néère. »

La *Jeune Captive*, ode du même auteur, a toutes les couleurs de l'Élégie. Elle est dans la mémoire

du petit nombre de personnes qui lisent encore des vers.

LE BUCHER DE LA LYRE.

PAGE 175.

Ou chercher à Céos du touchant Simonide
Les nobles vers, perdus dans la nuit du passé.

Simonide, traité avec un peu de rigueur par Quintilien, excellait dans la peinture des affections douloureuses. Catulle disait : *Mœstius lacrymis Simonideis.*

Elle a cessé. Les feux qu'allume le zéphyre,
A travers les parfums emportent ses adieux;
Et toutefois, dit-on, des cendres de la lyre
S'exhala jusqu'au soir un bruit mélodieux.

La lyre du poète, condamnée au bûcher en expiation de ses accords indiscrets, et chantant elle-même son hymne funèbre, n'offrait-elle pas une composition assez neuve par sa forme antique?

Il m'a sembté que la poésie ne reproduirait pas sans quelque charme les derniers adieux d'une lyre : *novissima verba.*

LA SULAMITE.

PAGE 179.

Cette Élégie est tirée du *Cantique des Cantiques,* pastorale charmante attribuée à Salomon, et imitée par Voltaire, avec la piquante originalité qui caractérise les plus légères productions de ce talent supérieur. J'espère que mes lecteurs voudront bien oublier un instant l'imitation de Voltaire, et ne comparer la mienne qu'à l'original.

L'ARABE

AU TOMBEAU DE SON COURSIER.

PAGE 190.

On connaît l'attachement des Arabes pour leurs chevaux, et les services que leur rendent ces sobres

et rapides compagnons d'une vie errante et belliqueuse.

C'est le cheval arabe qui est représenté dans ce passage sublime du livre de Job :

Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum?

Numquid suscitabis eum quasi locustas? Gloria narium ejus terror.

Terram ungulâ fodit, exultat audacter : in occursum pergit armatis.

Contemnit pavorem, nec cedit gladio.

Super ipsum sonabit pharetra, vibrabit hasta et clipeus;

Fervens et fremens, sorbet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem.

Ubi audierit buccinam, dicit vah! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum et ululatum exercitûs.

Dans la tragédie d'*Abufar*, où le respectable Ducis a si bien peint les mœurs du désert, Pharan parle ainsi de son coursier fidèle :

J'ai nourri de ma main ce coursier généreux
Qui dévance les vents, ou qui vole avec eux;
Que pour l'Arabe exprès la Nature a fait naître;
L'ami, le compagnon, la gloire de son maître,
En tout temps, en tout lieu lui prêtant son appui;
Qui couche sous sa tente et combat avec lui.

LE PHÉNIX.

PAGE 199.

Les traditions rapportent que la naissance de cet oiseau merveilleux était une fête en Arabie. Il vivait environ cinq cents ans. Dès qu'il avait cessé de vivre, il sortait de lui un autre Phénix, qui emportait le corps de son père dans une boule de myrrhe, et l'allait déposer sur l'autel du Soleil, à Héliopolis.

Ovide et Claudien lui ont consacré de beaux vers. Pline et Tacite, en le décrivant, affirment

son existence : ce qu'il y a d'incontestable, c'est le mérite de leur description.

Ce sujet, qui n'est pas celui d'une Élégie proprement dite, se rattache du moins au genre élégiaque par plusieurs détails et par sa teinte générale. Ce qui constitue l'Élégie, c'est le ton plus encore que le sujet.

LE TOMBEAU DU POÈTE PERSAN.

PAGE 206.

J'ai puisé ce sujet et plusieurs de ses détails dans un intéressant article de M. Malte-Brun. Le morceau qu'il rapporte sur Ferdousi, poète persan, est extrait d'un recueil de poésies publié en allemand par madame Helmina de Chézy, que ses belles imitations des poètes orientaux avaient déja fait connaître.

FIN DES NOTES.

BALLADES.

La ballade, telle qu'on la chante encore dans les montagnes d'Écosse, n'a, comme l'on sait, aucun rapport avec les *ballades* que Marot *fit fleurir*.

Cette sorte de composition, si connue des peuples du Nord, semble parmi nous tout-à-fait abandonnée; on la retrouve à peine dans un petit nombre de nos anciennes romances. Pourquoi ne pas tenter de rajeunir quelques genres vieillis, quand ils ont de la grace et du charme? Sommes-nous trop riches, et trop variés?

BALLADES.

LA FIANCÉE.

Le soir brunissait la clairière;
L'oiseau se taisait dans les bois;
Et la cloche de la prière
Tintait pour la dernière fois.
Au sein de la forêt obscure,
Seul et perdu loin du sentier,
J'errais encore à l'aventure,
N'entendant plus dans la nature
Que le pas de mon destrier.

Quand soudain s'offrit à ma vue
Une bergère du côteau :
« Quelle est, lui dis-je, l'avenue
Qui peut ramener au château ?
— Suivez le long de la fougère,
A la gauche du coudrier. »
Elle était jeune, la bergère :
Sa voix était douce et légère ;
Et j'arrêtai mon destrier.

« Mais toi, pastourelle, à cette heure
Où vas-tu ? Le ciel est si noir !
Reste un moment ; vers ta demeure
Je te reconduirai ce soir.
A mes côtés, viens prendre place
Sous la feuille du coudrier.
Qu'auprès de toi je me délasse,

Et qu'à ses rameaux j'entrelace
Les rênes de mon destrier.

— Oh ! non pas, je suis fiancée :
Dans huit jours Roch m'épousera. »
Et sa main dans ma main pressée
Tout doucement se retira.
« Pauvre Lise ! poursuivit-elle.
— Je veux, lui dis-je, me prier
Aux noces de la pastourelle :
Et diriger vers la chapelle
La course de mon destrier.

— Venez, repartit la bergère ;
Mais vous me plaindrez. — Et pourquoi ?
— J'avais un tendre ami... Son père
Lui défend de songer à moi.
De tes jours, triste pastourelle,

Que ce jour n'est-il le dernier ! »
Je plaignis sa peine cruelle,
Et pensif je m'éloignai d'elle,
Ralentissant mon destrier.

Au chaste rendez-vous fidèle,
Je revins le huitième jour,
Portant à l'épouse nouvelle
La croix d'or, présent du retour.
« Où trouver Lise la bergère ?
Dis-je à l'hermite hospitalier.
— Pas bien loin. — Où donc ? — Sous la terre
Que foule votre destrier. »



LE FESTIN DE LA CHATELAINE.

« Patre, dis-moi qui réside en l'enceinte
De ce manoir dont si haute est la tour ? »
Parlait ainsi venant de Terre-Sainte
Le bel Yvain, chevalier troubadour.
« Est ce manoir à sire de Ravenne ;
Bien vous échoit, dit le pâtre en riant,
Car au châtel n'est que la châtelaine ;
Le châtelain voyage en Orient. »
Yvain répond : « N'ai qu'Hermose en idée.
Foi fut promise, et foi sera gardée :
Belle à miracle aurait de moi souci,
Que, refusant, lui dirais : Grand merci.

Cor va sonnant; haut pont-levis s'abaisse :
Yvain d'abord, introduit par le nain,
Présenté fut à la belle maîtresse.
« — Hermose! ô Ciel! — Yvain! mon cher Yvain!..
De ton trépas nouvelle trop certaine
Conclut hymen qui pour moi fut tourment;
Mais, doux ami, du sire de Ravenne
Femme ne suis que de nom seulement.
A ton penser fidèle suis restée :
Vierge candide étais quand m'as quittée;
Ciel m'est témoin que suis encore ainsi. »
Pour lors Yvain s'écria : grand merci !

Heure s'écoule, et festin se dispose;
Pompeux était comme festin royal.
Sur siège d'or, établi près d'Hermose,
D'amour brûlait désireux commensal.

« Temps n'est venu, dit tendrement la dame :
Dès que beffroi va teinter *Angelus*,
A toi serai, chère ame de mon ame,
A toi serai; ne m'en défendrai plus.
Veux boire avant coupe dont le breuvage
Prévient remord, et tristesse soulage... »
Yvain répond : « J'entends... Vais boire aussi,
Vais boire à toi; me diras : Grand merci ! »

Et, de ses mains prenant coupe odorante,
Comme elle Yvain but vermeille liqueur;
Puis noir brouillard couvrit sa vue errante,
Puis tout à coup froid passa dans son cœur.
De son Hermose ainsi défaillait l'ame;
Elle sourit, et dit non sans effort :
« T'avisais bien, Yvain, que tel dictame
Calmait douleur, et prévenait remord.

A mon époux, à toi mourrai fidèle. »
Chaste baiser lors est donné par elle ;
Fut le premier, fut le dernier aussi.
Mort leur advint et dirent : Grand merci !



L'ORPHELIN*.

Un printemps, dans Ermenonville,
Près de la tombe où fut Rousseau,
Vers les bords du lac immobile
J'aperçus un autre tombeau.
Sur la pierre attachant ma vue,
A l'ombre du vert peuplier,

* Un tombeau inconnu, trouvé à Ermenonville, et la découverte d'un prétendu fils de Rousseau, ont attiré quelques instants l'attention. En rattachant l'une à l'autre ces deux circonstances, j'ai cherché à les rendre plus intéressantes.

Je lus cette histoire inconnue,
Que mon cœur ne peut oublier :

« Alors que du sein de sa mère
L'enfant de Rousseau fut ravi,
Un billet, scéllé par un père,
De ces tristes mots fut suivi :
« Sa naissance est infortunée ;
« Ce billet doit la découvrir,
« Le jour de sa vingtième année ;
« Et puisse-t-on ne pas l'ouvrir ! »

« Afin d'échapper à lui-même,
Rousseau cherche à tromper son cœur ;
Par cet ingénieux blasphême,
Il s'applaudit de son erreur :
« Enfant ! j'ai dû te méconnaître.
« Ils sont nombreux les fils ingrats !

« Je t'épargne un crime peut-être,
« En te rejetant de mes bras.

« Tout ce que j'aimais m'abandonne;
« Toi-même aurais pu me trahir.
« Pour prix du jour que je te donne,
« Ils te diraient de me haïr.
« Tu ne maudiras que ma cendre. »
Et lorsque l'éternel sommeil
Sur sa paupière allait descendre,
Il ne chercha que le soleil.

« Mais enfin du billet sinistre
Quand le temps vint briser le sceau,
Des autels le pieux ministre
Lut : « Émile, fils de Rousseau. »
De son sort il fallut instruire
L'orphelin, que depuis, dit on,

Jamais on ne revit sourire...
Malheureux! il savait son nom.

« De la demeure hospitalière
Gardant le simple habit de lin,
Il dit: « J'irai chercher mon père;
Trop long-temps je fus orphelin. »
Et sous les peupliers paisibles
Cherchant qui put l'abandonner,
Sur ces dépouilles insensibles
Il pleura: c'était pardonner.

« Je l'entrevis ce jeune Émile!
Parcourant d'un pas inquiet
Cette solitude tranquille,
Devant les hommes il fuyait.
Une longue mélancolie

Consuma lentement son cœur :
Souvent il relisait *Julie* ;
Souvent il la nommait sa sœur.

« Si la pervenche solitaire
Se présentait sur son chemin,
Il disait: « O fleur de mon père !
« Viens reposer contre mon sein. »
Se levant, sitôt que dans l'ombre
Paraissait l'aube au front vermeil,
Il répétait d'une voix sombre :
« Et moi, j'aime aussi le soleil. »

« Un jour, plus matinal encore,
Près de son père il vint s'asseoir :
Tel il s'assit avant l'aurore,
Tel on le retrouva le soir.

Sur la tombe où dorment ses cendres
On lit ces mots presque effacés :
« Arrêtez-vous ici, cœurs tendres !
« Mortels indifférents, passez. »



LA FEUILLE DU CHÊNE*.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Je vous dirai l'histoire qu'autrefois,
En revenant de la cité prochaine,
Mon père, un soir, me conta dans les bois:
(O mes amis, que Dieu vous garde un père!
Le mien n'est plus.)—De la terre étrangère,

---

* Cette aventure rappelle un conte ancien, sur les grues qui firent reconnaître le meurtrier du poète Ibycus.

Seul dans la nuit, et pâle de frayeur,
S'en revenait un riche voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un meurtrier sort du taillis voisin.
O voyageur! ta perte est trop certaine;
Ta femme est veuve, et ton fils orphelin.
« Traître, a-t-il dit, nous sommes seuls dans l'ombre;
Mais près de nous vois-tu ce chêne sombre?
Il est témoin: au tribunal vengeur
Il redira la mort du voyageur! »

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier dépouilla l'inconnu;
Il emporta dans sa maison lointaine
Cet or sanglant, par le crime obtenu.
Près d'une épouse industrieuse et sage,

Il oublia le chêne et son feuillage;
Et seulement, une fois, la rougeur
Couvrit ses traits, au nom de voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Un jour enfin, assis tranquillement
Sous la ramée, au bord d'une fontaine,
Il s'abreuvait d'un laitage écumant.
Soudain le vent fraîchit; avant l'automne,
Au sein des airs la feuille tourbillonne;
Sur le laitage elle tombe... O terreur!
C'était ta feuille, arbre du voyageur!

Reposons-nous sous la feuille du chêne.

Le meurtrier devint pâle et tremblant:
La verte feuille et la claire fontaine,
Et le lait pur, tout lui parut sanglant.

Il se trahit, on l'écoute, on l'enchaîne;
Devant le juge en tumulte on l'entraîne:
Tout se révèle; et l'échafaud vengeur
Apaise enfin le sang du voyageur.

Reposons-nous sous la feuille du chêne.



HARALD
AUX LONGS CHEVEUX.

DANS la Norvège, Harald aux longs cheveux
S'en revenait de la côte africaine.
Du haut des monts, une flèche soudaine
Vint en sifflant percer son bras nerveux,
Près du torrent où la fille étrangère
Pleurait, assise au tombeau de sa mère.

La vierge en pleurs, d'Harald aux longs cheveux
Entend le cri, s'approche et le rassure;
L'eau du torrent a lavé sa blessure;
Un baume utile est offert à ses vœux:

« Noble inconnu, dit la fille étrangère,
Reposez-vous au tombeau de ma mère.

— Beauté charmante! Harald aux longs cheveux
Est las enfin de servir une ingrate;
Je veux braver la fille du Sarmate :
Pars avec moi, je comblerai tes vœux;
Dans mon palais régnera l'étrangère,
Oui; je le jure au tombeau de sa mère. »

Elle répond : « Harald aux longs cheveux !
Sans t'avoir vu j'aimais déja ta gloire.
Tes traits long-temps vivront dans ma mémoire :
Mais mon vieux père est assez malheureux...
Dans ton pays, ajouta l'étrangère,
Puis-je emporter le tombeau de ma mère ! »

Non sans douleur, Harald aux longs cheveux
Se sépara de la beauté plaintive;

Et ses soupirs se perdaient sur la rive,
Mêlés au bruit du torrent écumeux.
Il disparut; et la fille étrangère
Vint se rasseoir au tombeau de sa mère.

Depuis ce jour, d'Harald aux longs cheveux
Au fond du cœur elle garda l'image.
Elle séchait ainsi qu'un vert feuillage
Touché, la nuit, par le souffle orageux.
Il fut un jour où la fille étrangère
Ne revint plus du tombeau de sa mère!



LA BACHELETTE.

Au temps passé, l'innocente Loïse
Du beau Vindal s'énamoura, dit-on.
Vindal en guerre était plein de franchise,
Mais en amour cauteleux et félon.

Heureux à peine, il lui dit : « Bachelette,
Vais dans Beaucaire à superbe tournoi ;
Tôt reviendrai te rapporter aigrette
De chevaliers désarçonnés par moi. »

Il dit, revêt son armure luisante,
Prend son épée, et sa lance, et son cor :

Loïse en pleurs pour gage lui présente
L'écharpe blanche, et les bracelets d'or.

Il part. Bientôt dans le bois solitaire
Il rencontra, sur un blanc palefroi,
La belle Irène, en chemin pour Beaucaire;
Et dans son cœur il sentit doux émoi.

« Heur vous advient: aimable voyageuse!
Dit-il alors, retenant son coursier.
Feuillage est sombre, et nuée orageuse;
S'il vous complait, serai votre écuyer.

— Oui bien, répond la cavalière émue;
Mais vais sans doute avec trop de lenteur.
— Vais lentement aussi, belle inconnue,
Car, depuis peu, suis blessé vers le cœur.

— Blessé ! répond l'aventureuse dame :
Ciel m'est témoin, voudrais vous secourir.
— Ne tient qu'à vous ; possédez vrai dictame :
Qui m'a blessé bien saurait me guérir. »

A ce propos, détournant son visage,
Rougit la dame, ou feignit de rougir ;
Et du parler tous deux perdant l'usage,
De temps en temps étouffaient un soupir.

A quelques pas, la jeune Violette
Suivait sa dame, et rêvant s'en allait,
Non sans redire, en chevauchant seulette :
« Que l'étranger n'a-t-il page ou varlet ! »

Nuit déja close, à Beaucaire ils entrèrent ;
Mais, ne logeant dans le même manoir,

Bien à regret, las ! ils se séparèrent,
Et tendrement se dirent : « Au revoir ! »

Le lendemain, quand s'ouvrit la carrière,
Irène, auprès de ses nobles parents,
Riche d'atours, non loin de la barrière,
Pour le tournoi prit place aux premiers rangs.

Du fier Vindal le triomphe s'apprête ;
De l'espérance il a pris la couleur :
Victorieux, aux pieds de sa conquête
Il vient poser le prix de la valeur.

Puis, à voix basse, il dit : « Vindal réclame
Prix plus charmant, couronne de vainqueur.
Onc ne saurai-je où fleurit vrai dictame
Que réservez à blessure du cœur ?

— Beau paladin, tôt le saurez, » dit elle.
Et revenant, le soir, au vieux château,
Sur son passage, au pied de la tourelle,
Elle aperçut modeste jouvenceau.

« Noble beauté, dit-il avec simplesse,
Recevez-moi comme page ou varlet;
Pour vous servir aurai zèle et prestesse,
Et de grand cœur aimerai qui vous plaît.

— Ce soir, ami, porteras ma livrée.
Suis libérale à qui bien m'a servi. »
Le jouvenceau fait dès-lors son entrée,
Et Violette en a le cœur ravi.

Se rajustant, tout bas elle répète :
« Ciel est propice à dévote oraison.

Au revenir plus ne serai seulette,
Voyage est court avec beau compagnon.

— Ça, dit Irène, est-tu discret, mon page?
— C'est loi d'honneur et devoir de féal.
— Veux bien t'en croire, et te donne message
Pour chevalier qui porte nom Vindal.

Dire lui faut qu'à minuit vrai dictame
Devers la tour doit fleurir; puis encor
Que, de sa part, Irène lui réclame
Écharpe blanche avec bracelets d'or, »

Le page alors va remplir son message.
Vindal troublé ne le reconnut pas.
Morne et pensif, s'en retournait le page,
Quand une fleur s'offrit devant ses pas.

Pauvre Loïse ! hélas ! la fleur fatale
Dans ta pensée a déja son emploi ;
Et cependant ton altière rivale
Attend le page, et ce page c'est toi.

Pour abréger sa trop longue veillée,
L'heureux Vindal monta son coursier noir,
Et parcourut la lande dépouillée,
En écoutant l'horloge du manoir.

La blanche lune argentait la fougère,
Quand douze fois le sombre airain sonna.
Vindal, plus prompt que la foudre légère,
Volait... Soudain son coursier frissonna.

Sous l'éperon qui l'attaque et le presse
Il se défend ; l'œil et l'oreille au guet,

Les crins au vent, il recule, il se dresse,
Et l'air frémit de son souffle inquiet.

« Quoi ! dit son maître : ô mon fidèle Ébène,
Qu'ai vu cent fois dans le sentier d'honneur
Sans tressaillir braver lance inhumaine,
En frissonnant me conduis au bonheur ! »

D'un saut léger Vindal touche l'arène,
Gagne la tour, regarde fixement...
Et devant lui voit le page d'Irène,
Sur le gazon couché sans mouvement.

Incline-toi vers sa bouche muette,
Amant d'Irène ! approche, approche encor.
Reconnais-tu la douce bachelette,
L'écharpe blanche et les bracelets d'or ?

Il s'étendit sur la terre sauvage,
Et d'un frisson tout son corps fut transi.
Il dit trois fois : « Tu dors long-temps, beau page ! »
Au point du jour, Vindal dormait aussi.



ROMANCES.



ROMANCES.

LE PREMIER BARON CHRÉTIEN.

Au temps passé, la jeune Aldine
Était un miracle d'amour:
Chevaliers de haute origine
A l'envi lui faisaient la cour.
Il en est un à qui tout cède,
De la croix il fut le soutien.

Que Dieu soit en aide
Au premier baron chrétien!

Il n'est plus au printemps de l'âge;
Mais ses honorables travaux
Lui font obtenir l'avantage
Sur ses plus aimables rivaux.
L'un d'eux que la fureur possède
Lui dispute un si doux lien.

Que Dieu soit en aide
Au premier baron chrétien!

Cependant le combat s'apprête:
Dans le préau, les deux guerriers,
La lance au poing, le casque en tête,
Montent leurs brillants destriers.
Au premier choc le baron cède;
Il perd l'étrier, son soutien...

Dieu n'est plus en aide
Au premier baron chrétien.

Du baron ramassant la lance,
Un page, instruit à ses leçons,
Sur le coursier soudain s'élance,
Et s'affermit dans les arçons.
« En rien, dit-il, je ne te cède,
Chevalier ! mon nom vaut le tien;

Et je viens à l'aide
Du premier baron chrétien. »

Du jeune page la victoire
Couronne la vaillante ardeur,
Et le baron, couvert de gloire,
Triomphe par ambassadeur.
En vain l'indulgence intercède;
Aldine s'aperçoit fort bien

Qu'il faut un peu d'aide
Au premier baron chrétien.

Eh ! qu'importe ! En dépit de l'âge,
Le baron a fixé son choix :
« Il est vaillant ce jeune page !
Se disait-elle toutefois ;
Trop heureux celui qui possède
Un aussi fidèle soutien :

Dieu le laisse en aide
Au premier baron chrétien ! »

Déja le son de la guitare
Se mêle au chant du ménestrel ;
Déja le temple se prépare :
Les deux époux sont à l'autel.
Le page que l'amour possède
Disait à part : « Je voudrais bien

Revenir à l'aide
Du premier baron chrétien. »

Il s'accomplit, le vœu du page :
Le baron partit un beau jour
Pour un lointain pélerinage,
Et l'hymen fit place à l'amour.
Aldine est sage : mais tout cède
A l'espoir d'un tendre lien;

Page fut en aide
Au premier baron chrétien.



LE REFRAIN DU VIEUX TEMPS,

OU

L'ADIEU DE LA JOUVENCELLE.

Il faut partir; l'amour en vain murmure.
En Orient vont flotter nos drapeaux.
Sors à ma voix des langueurs du repos;
Je veux moi-même attacher ton armure.
L'honneur t'appelle; il te répétera:
Fais ce que dois; advienne que pourra!

Grave mon nom sur le fer de ta lance,
Et de ta dame accepte le portrait;

Il est sans art, mais c'est moi trait pour trait :
Art du pinceau vaut moins que ressemblance.
Dans les dangers il te protégera :
Fais ce que dois; advienne que pourra.

Du vieux refrain garde bien souvenance;
C'est le refrain de tout preux chevalier.
Ce cri de guerre était leur bouclier,
Et maintenait leur noble contenance.
Gloire est promise à qui répétera :
Fais ce que dois; advienne que pourra.

Si la beauté de quelque orientale
Te rend jaloux des droits de son sultan,
Contre ton sein posée en talisman,
Que mon image écarte ma rivale.
Reste fidèle à qui te le sera :
Fais ce que dois; advienne que pourra.

J'appris naguère, aux feuilles d'une rose,
L'art de connaître un infidèle amant;
Mais j'aime mieux en croire ton serment.
Pour trop savoir, trop souvent l'on s'expose.
A tout hasard ton cœur me restera:
Fais ce que dois; advienne que pourra.



LE BEAU LOÏS.

Aux bords de Seine errait le beau Loïs :
Isis un jour vit sa grace enfantine,
Et lui donna deux bouquets de maïs,
Plus un baiser de sa bouche divine.

A son retour, que fit le beau Loïs ?
Naïvement il remit à son père
Les deux bouquets de l'immortelle Isis ;
Mais il garda le baiser pour sa mère.

---

* Je dois le sujet de cette pièce à l'auteur de *Paul et Virginie* et des *Études sur la Nature :* je voudrais aussi lui avoir emprunté le charme de son talent.

De ces bouquets le père de Loïs
Sema les grains sur le fécond rivage;
Et désormais, savourant le maïs,
L'homme à ses pieds foula le gland sauvage.

Certain Druide, envieux de Loïs,
A l'innocent qui le nommait son père
Fit expier le don sacré d'Isis,
Et l'immola, sans pitié pour sa mère!

Or, une fleur, pâle comme Loïs,
De son beau sang sur l'heure vint éclore,
Et de son nom prit le doux nom de lis;
Fleur il était, et fleur il est encore.



LA FLEUR DU SOUVENIR.

On m'a conté qu'en Helvétie,
Louise, une fleur à la main,
Avec Lisbeth, sa douce amie,
Un jour s'était mise en chemin :
« Bon ermite assis sur la pierre,
Disait-elle, dans ta prière
Souviens-toi
De moi. »

Advint qu'en sa route orageuse
Je ne sais quel pressentiment
Troubla la belle voyageuse,

Qui soupira profondément :
« Hélas ! dit-elle à son amie,
Avant toi si je perds la vie,
Souviens-toi
De moi. »

Soudain l'avalanche sauvage
Roule et l'entraîne dans son sein.
Jetant alors sur le rivage
La fleur qu'elle tenait en main :
« Adieu, dit-elle, mon amie ;
Garde bien cette fleur chérie ;
Souviens-toi
De moi. »

Lisbeth veut suivre son amie :
Au trépas elle veut courir ;
Mais on la retient à la vie :

Vivre, ah! pour elle c'est mourir.
Elle garda la fleur fidèle,
Et, depuis, cette fleur s'appelle :
« *Souviens-toi*
De moi. »



PRIEZ POUR MOI*.

Dans la solitaire bourgade,
Rêvant à ses maux tristement,
Languissait un pauvre malade
D'un long mal qui va consumant.
Il disait : « Gens de la chaumière,
Voici l'heure de la prière
Et les tintements du beffroi ;
Vous qui priez, priez pour moi. »

Mais quand vous verrez la cascade
Se couvrir de sombres rameaux,

* Millevoye a composé cette romance à Neuilly, huit jours avant sa mort.

Vous direz : « Le jeune malade
Est délivré de tous ses maux ! »
Lors revenez sur cette rive
Chanter la complainte naïve ;
Et quand tintera le beffroi,
Vous qui priez, priez pour moi.

Quand à la haine, à l'imposture,
J'opposais mes mœurs et le temps,
D'une vie honorable et pure
Le terme approche, je l'attends.
Il fut court mon pélerinage !
Je meurs au printemps de mon âge,
Mais du sort je subis la loi :
Vous qui priez, priez pour moi.

Ma compagne, ma seule amie,
Digne objet d'un constant amour !

Je t'avais consacré ma vie,
Hélas! et je ne vis qu'un jour.
Plaignez-la, gens de la chaumière,
Lorsqu'à l'heure de la prière
Elle viendra sous le beffroi
Vous dire aussi : « Priez pour moi. »

FIN DU TOME IV.

TABLE

DES OUVRAGES CONTENUS DANS CE VOLUME.

ÉLÉGIES.

Sur l'Élégie.......................... *Page* 7

Livre I. La Chute des Feuilles.............. 79

L'Anniversaire........................ 83

A un Bosquet.......................... 86

La Demeure abandonnée................. 88

La Promesse........................... 91

Le Souvenir........................... 93

Le bois détruit........................ 96

La Fleur.............................. 99

L'Inquiétude.......................... 102

Prière à la Nuit....................... 104

Les regrets d'un Infidèle................ 107

Le sort d'un Amant..................... 111

Le Déguisement........................ 115

Le Retour............................. 118

La Soirée 119
Le Poète mourant.......................... 122

Livre II. Combat d'Homère et d'Hésiode..... 125
La jeune Épouse.......................... 133
Stésichore.......................... 137
Danaé.......................... 141
Homère mendiant.......................... 145
Les adieux d'Hélène.......................... 153
Le départ d'Eschyle.......................... 157
La Néréide.......................... 165
Les derniers moments de Virgile........... 170
Le Bûcher de la Lyre.......................... 174

CHANTS ÉLÉGIAQUES.

Livre III. La Sulamite.......................... 179
David, pleurant Saül et Jonathas.......... 184
L'Arabe au tombeau de son coursier........ 190
Le Mancenillier.......................... 194
Le Phénix.......................... 199
La Gazelle.......................... 203
Le tombeau du poète persan.............. 206
La Colombe.......................... 210
Le pauvre Nègre.......................... 213
Notes.......................... 217

BALLADES.

La Fiancée.......................... 249
Le festin de la Châtelaine.................. 253
L'Orphelin.......................... 257
La Feuille du Chêne.................... 263
Harald aux longs cheveux................ 267
La Bachelette........................ 270

ROMANCES.

Le premier baron Chrétien.................. 281
Le Refrain du vieux temps, ou l'adieu de la jouvencelle.......................... 286
Le beau Loïs........................ 289
La Fleur du souvenir.................... 291
Priez pour moi........................ 294


LIBRARY
APR 15 1976
UNIVERSITY OF TORONTO

